

GASTON CHOQUET
LES AVENTURES DE COUCOL
AU PAYS DU SCALP GAMIN DE PARIS

Le poison qui rend fou



MIGNONNE BIBLIOTHÈQUE, 3, rue de Rocroy, Paris.

095341
LES AVENTURES D'UN GAMIN DE PARIS
AU PAYS DU SCALP

Le Poison qui rend fou

PAR

GASTON CHOQUET



PARIS

PUBLICATIONS OFFENSTADT

(MAISON FRANÇAISE)

3, RUE DE ROCROY, 3

INTRODUCTION

Amené au Texas par des aventures bizarres, Marcel Coulombet, dit Coucou, jeune Parisien, y a été réduit en esclavage par le cruel planteur, don Rodriguez Sancha. Il s'échappe, se lie d'amitié avec un digne Canadien, Thomas, dont il sauve la fille Pauline. Après une foule d'aventures où Thomas trouve la mort, et d'où il semble découler qu'il y a un mystère dans sa vie, Coucou devient le chef d'une troupe d'Indiens « Cœurs-de-Feu », appelée la bande des Bonnets-Noirs, qui avec l'assentiment occulte du gouvernement américain, lutte contre les féroces et avides aventuriers de la région. Un envoyé de Washington, le colonel Lake-Evans étant cerné par des Indiens Kioways à l'instigation des aventuriers, Coucou marche à son secours. Il s'arrête avec deux compagnons pour donner la chasse à un ours qui s'est réfugié dans une caverne.

Le Poison qui rend fou

I

Le chasseur chassé.

La persévérance est généralement considérée comme une qualité. Et pourtant qui oserait soutenir que parfois elle n'est pas le contraire, c'est-à-dire un grave défaut? A qui adopterait semblable théorie, nous nous empresserions de servir un exemple tiré de notre récit même : un ours que guettent des chasseurs a-t-il raison de persévérer à rester tapi dans son gîte? Sans nul doute. Mais les chasseurs, guettés par la tempête, qui peut-être va leur couper la voie du retour, ne feraient-ils pas mieux, eux, de ne point s'obstiner? C'est ce que finit par se dire notre sympathique héros, dont les marques d'inquiétude de ses deux guerriers avaient fini par attirer l'attention.

Un vent violent s'était levé, presque

tiède, puis la pluie se mit à tomber, faisant déjà fondre la neige accumulée dans ces hautes vallées, et des ruisseaux coulaient sur le flanc de la montagne, s'enflant peu à peu. « Allons, fit Coucou, je voudrais bien savoir pour qui il nous prend, ce citoyen poilu. S'imagine-t-il que nous n'avons pas autre chose à faire qu'à attendre sa Majesté? Hé ! vieux, montre un peu ta trompette, quoi ! » Et comme cette aimable invitation n'obtenait aucun succès, le gamin, impatienté, abandonna sa cachette et se prépara à pénétrer dans la tanière de l'ours.

Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil dans la vallée qu'il fronça le sourcil ; le fond, par lequel ils étaient venus, semblait maintenant tout à fait impraticable, et transformé en un cloaque de neige à demi liquide ; quant à cheminer sur les flancs, il n'y fallait pas songer en raison de leur escarpement. A n'en pas douter les trois compagnons étaient bloqués là, pour un temps impossible à déterminer. « Sale affaire, grogna-t-il. Voilà ce que c'est que de s'obstiner. Comment allons-nous rattraper les autres maintenant? — L'Oiseau-Moqueur, dit Arroonah, a eu tort de ne pas partir avec les autres Cœurs-de-Feu ; mais l'Oiseau-Moqueur est le chef. — Ça ne l'empêche malheureusement pas

de faire des bourdes, acheva Coucou. Si seulement... Mais il fait tellement noir là dedans qu'on n'y verrait goutte même avec douze paires de lunettes l'une par-dessus l'autre ». Ils se consultèrent un instant et, renonçant définitivement à leur ours, inquiets à l'idée des difficultés qu'ils ne pouvaient manquer d'essuyer et qui ne pouvaient manquer de croître à mesure que la pluie augmenterait d'intensité, ils décidèrent d'essayer d'atteindre le camp sans plus attendre, et non sans peine, regagnèrent le fond du ravin.

La neige encore incomplètement fondue, mélangée à l'eau qui descendait de la montagne leur venait jusqu'à mi-jambe, les glaçant de son contact ; à chaque instant ils trébuchaient contre de grosses pierres qu'ils ne pouvaient voir et la violence de la tempête était telle qu'ils étaient souvent obligés de tourner le dos au vent pour ne pas suffoquer. Ils parvinrent pourtant dans la large vallée où avait été établi le camp, mais là les obstacles redoublèrent : c'était un torrent qui le parcourait maintenant dans toute sa longueur, et il eût été dangereux de s'y risquer. Comme fiche de consolation, ils apercevaient au loin, de l'autre côté de ce torrent, sur une sorte de monticule, une fumée qui s'élevait dans les airs : c'était évidemment un signal destiné

leur indiquer le point où s'étaient établis leurs compagnons.

« Faut se décider, dit Coucou à l'oreille d'Arroonah — car telle était la fureur du vent qu'ils ne s'entendaient pas — nous allons abattre un arbre et le jeter en travers de cette maudite rivière. Hop ! à l'ouvrage ». A l'aide de leurs haches qui ne les quittaient pas, ils eurent tôt fait de couper au ras de terre un sapin qui poussait juste au bord du torrent, mais l'arbre s'abattit un peu obliquement, de sorte que sa cime plongeait dans l'eau ; néanmoins, retenu par les blocs de rochers, il n'y avait guère de risque qu'il fût emporté. Le premier, Coucou s'y aventura, rampant sur les mains et les genoux, et, se cramponnant aux branches, il arriva sans encombre tout près de l'extrémité ; le malheur voulut que celle-ci fût trop mince pour supporter son poids : brusquement, elle fléchit et s'enfonça dans l'eau glacée où il fit aussitôt le plongeon. Le froid le saisit, il lâcha les branches et se sentit emporté par les eaux furieuses. Il eut à peine le temps de voir passer au-dessus de lui comme une lanière : c'était son lasso qu'Arroonah lui jetait avec une telle habileté qu'il parvint à le saisir ; mais sans doute le lasso heurta-t-il l'angle aigu d'un bloc de granit : toujours est-il qu'il cassa net

et le pauvre sachem fut roulé comme un simple bouchon par le torrent grondant, qui en cet endroit atteignait bien trois mètres de profondeur. Il se débattait de son mieux pour ne pas se laisser submerger, mais il n'y voyait rien, il suffoquait; ce fut miracle qu'il ne se brisât pas contre les roches. Enfin, le lit du torrent s'élargit subitement, formant un véritable petit lac, où naturellement la profondeur et le courant étaient bien moindres. Réunissant tout ce qui lui restait de forces, le Parisien, moitié marchant, moitié nageant, réussit à atteindre la rive où il se laissa tomber, épuisé, transi, claquant des dents, sous la pluie qui maintenant tombait à flots.

« Sale ours, murmura-t-il, tout hâletant, si jamais je te pose le grappin dessus, je te ferai voir comment je m'appelle ! » Inoffensive menace, car, pour l'instant Coucou était hors d'état de faire grand mal à quiconque : sa carabine était tombée dans le torrent, sa poudre était mouillée, il ne lui restait que sa hache et son couteau. Au bout de quelques minutes, il se leva, et à travers la trombe d'eau essaya de se rendre compte de l'endroit où il se trouvait : tout ce qu'il put constater, c'est qu'il avait atterri sur la rive opposée à celle où il avait laissé Arroonah et le Chien-Blanc, et que son voyage invo-

lontaire dans les flots l'avaient encore éloigné du camp qu'il fallait à tout prix rejoindre. Il se leva donc, fit quelques pas en chancelant sur l'herbe humide et soudain eut une exclamation joyeuse : « Bon, voilà les deux copains ! Ils n'ont pas perdu de temps au moins, c'est ça qui s'appelle de chic types ! »

Et en effet, deux silhouettes qu'il ne pouvait guère détailler à cause de la pluie qui lui fouettait le visage, s'avançaient vers lui. Brusquement il s'arrêta : « Mais, bon sang, grommela-t-il, ils ont brigrement rapetissé depuis la dernière fois et... mais ce ne sont pas des hommes, ce sont... ce sont des ours ! » Il ne se trompait pas ; ces redoutables animaux, inconnus dans la plaine où il avait évolué jusqu'alors, pullulaient à cette époque dans les Montagnes Rocheuses, et un couple d'entre eux, chassé sans doute de son repaire par l'inondation, avait été guidé vers lui par un malencontreux hasard. Il n'y avait pas à hésiter : le Parisien fit demi-tour et prit la fuite murmurant : « Rien à dire, c'est chacun son tour ; tout à l'heure, c'était moi le chasseur ; maintenant c'est moi le chassé, tant pis pour toi, mon vieux Coucou, fallait pas y aller ! »

Alors commença une course qui eût été risible en toute autre circonstance ; trempé, inondé à la fois par son bain et

par l'averse qui redoublait, manquant de choir à chaque pas, assourdi par les hurlements du vent, Coucou « prit chasse », comme disent les marins, devant ses deux ennemis. Ceux-ci, probablement privés de domicile, le suivaient gravement sans se presser, s'arrêtant chaque fois qu'il s'arrêtait, réglant leur allure sur la sienne ; mais quand, deux ou trois fois, il marcha sur eux espérant les faire reculer, ils continuèrent au contraire d'avancer, comme s'ils avaient ainsi prétendu lui interdire de retourner en arrière. « Elles le font exprès, les sales bestioles, s'exaspérait l'infortuné sachem ; si seulement elles me faisaient galoper en sens inverse, il n'y aurait que demimal, cela me rapprocherait du camp ; mais c'est juste le contraire. Et pourtant, pas moyen d'engager à moi tout seul la bataille contre deux lascars aussi « costauds » que ceux-là !... »

Cette fuite dura vingt minutes environ : Coucou sentait ses forces s'épuiser, à marcher sur ce sol détrempé et glissant, et il grelottait dans ses vêtements mouillés ; plusieurs fois il faillit dégringoler dans le torrent qu'il longait. Convaincu qu'il fallait en finir à tout prix, le Parisien s'arrêta et regarda autour de lui. Alors il lui vint une idée géniale. A sa gauche, à une quarantaine de mètres, se dressait

la muraille granitique à pic sur une hauteur de cinq ou six mètres, pour ensuite s'élever en pente plus douce vers le sommet de ce versant de la montagne : qu'il parvint à se hisser en haut de cet « à pic », et il serait en sûreté, car les ours ne pourraient certainement l'y suivre. Vivement, il se dirigea de ce côté, et dès qu'il eut aperçu une saillie rocheuse, il lança son lasso de façon que le nœud coulant l'enserrât ; s'enlever ensuite à la force des poignets, en s'aidant des genoux, fut pour lui un jeu, et quelques secondes plus tard, il était confortablement installé à califourchon sur son rocher, à cinq mètres au-dessus des ours qui, d'en bas, considéraient d'un air surpris. « Hein, les fistons, fit-il goguenard en dégageant son lasso, vous ne vous attendiez pas à celle-là. hein? Non, voyez-vous, avec bibi lolo, vous n'êtes pas de taille — c'est moi, bibi lolo. — Vous perdez votre temps et votre jeunesse, vous ne voyez donc pas ça? Qu'est-ce que vous faites là, avec vos « billes » de... ». Une brusque secousse faillit le précipiter en bas de son perchoir, tandis que son lasso lui échappait, violemment arraché de ses mains : c'était l'un des ours qui, ayant saisi dans ses dents l'extrémité de la lanière, venait de lui jouer ce mauvais tour.

Sa colère s'exhala aussitôt en imprécations aussi multiples que variées, et il égrena à l'adresse des deux plantigrades toutes les grimaces de son répertoire. Finalement, joignant l'acte aux paroles, il se mit à les bombarder à coups de pierres, ce qui eut pour unique résultat de les mettre en fureur. « A toi, le gros, dans l'œil... Pan ! Raté, bon sang... A la suivante... Non, mais, tu n'as pas fini de grogner : attends un peu celle-là... Hein ! Tu ne diras pas que tu ne l'as pas reçue sur le bout de ton vilain nez, cette fois-ci, et il n'est pas rembourré, le bout de ton nez !... Tu en veux encore ? Tiens, tiens, tiens ! »

Mais, soudain, le Parisien s'interrompit. « Mais fichtre, s'écria-t-il, on me bombarde aussi, moi. Non mais, dites donc, là-haut, est-ce que vous prenez ma bobine pour une tête à massacre ? » En effet, des cailloux assez gros, voire de petits blocs, descendant la pente, passaient à côté de lui pour tomber ensuite au fond de la vallée, et aussi du sable, de la terre, des débris de plantes. Il ne lui fallut qu'un court instant pour se rendre compte de la réalité : sous l'influence de la pluie torrentielle, des glissements se produisaient sur le flanc abrupt, au-dessus de lui, et c'était là un péril qui pouvait devenir redoutable, car il n'igno-

rait pas que, parfois, ces montagnes étaient bouleversées par de terribles éboulements, de véritables avalanches de terre. Qu'une pareille catastrophe survînt, et il serait immanquablement broyé. Il fallait aviser.

II

Singulière rencontre.

Mais notre gamin n'eut pas le temps de prendre une résolution ; comme, indécis, il levait la tête en l'air, il vit une énorme pierre qui, subitement détachée de son logement, filait droit sur lui comme un boulet de canon : ce projectile en haut, les ours en bas, il n'avait qu'à choisir. D'un saut, il s'élança hors de ce perchoir où il s'était si bien cru en sûreté, roula dans l'herbe, sur la terre molle, se releva vivement, et brandissant sa hache se mit en devoir de faire face à l'attaque des plantigrades : quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'il n'en restait plus qu'un, l'autre gisait sur le sol, se débattant dans les affres de l'agonie : la tête complètement défoncé par le lourd projectile qui l'avait atteint en plein crâne ! « Et allez donc ! cria Coucou, voilà de l'ouvrage comme je l'aime, moi, qui se fait tout

seul sans qu'on ait besoin de s'en mêler. Maintenant, nous voici homme contre homme, c'est-à-dire non, homme contre ours, mais un contre un. A nous deux ! » Et il marcha résolument sur l'animal demeuré debout, qui regardait son compagnon d'un air inquiet. Mais la bataille n'eut pas lieu, car l'ours, sans doute effrayé par la catastrophe survenue à son confrère, n'attendit pas l'attaque, et s'enfuit de toute la vitesse dont il était capable. « Ah ! le câpon, s'indignait Coucou en brandissant belliqueusement son arme, il se trotte, maintenant que l'autre n'est plus là pour lui donner un coup de main ! Voilà qui s'appelle de la bravoure ou je ne m'y connais pas. J'en veux, moi, des copains comme ça, qui vous laissent vous débrouiller quand ils vous voient dans le pétrin ! »

Mais, sourd à ces reproches, l'ours disparut bientôt, sur quoi le Parisien se hâta de mettre un terme aux souffrances de son congénère, puis, insoucieux de l'averse et du vent, il s'employa aussitôt à la désagréable besogne de le dépouiller de sa fourrure. « Qu'est-ce que je risque, murmurait-il, puisque je suis déjà trempé comme une demi-douzaine de soupes, et que d'autre part, il n'y a pas moyen de voyager par ce temps-là ? Que je rejoigne le camp un peu plus tôt ou plus tard, ça

n'a pas d'importance ». Ce raisonnement ne manquait pas de logique et pourtant les événements devaient lui donner un sérieux démenti. En effet, alors que son travail était déjà presque achevé, Coucou dressa soudain la tête, parce que, durant une accalmie de la tempête, il lui avait semblé entendre un bruit de voix peu éloigné. « Pas possible, grommela-t-il. Ce doit être Arroonah et le Chien-Blanc. Pourtant, comment viendraient-ils de ce côté-là? » Il fit quelques pas de façon à dépasser un pan de roc qui masquait sa vue, et aperçut un groupe de quatre hommes — trois Indiens et un blanc — tous enveloppés dans de vastes manteaux.

Eux aussi l'avaient vu et s'étaient arrêtés. Quelle ne fut pas alors la surprise — peu agréable du reste — de notre héros, de reconnaître dans ce blanc le señor Nino, le propre secrétaire et l'âme damnée de don Rodriguez, à qui, si adroitement, il avait jadis subtilisé Pauline ! « Aïe ! pensa-t-il ça va chauffer pour ma frimousse, je crois ! Mais que, diable peut-il bien faire par ici, celui-là, c'est insensé. Ma foi, comme rencontre je crois que j'aimais encore mieux celle des ours de tout à l'heure... Hou ! vilain laid pas beau, la Terre n'est donc pas assez grande pour toi, que tu viennes te jeter comme ça dans mes pattes? » Cepen-

dant, le plus ému, c'était encore Nino lui-même ; se protégeant de ces deux mains le visage contre la pluie, il examina quelques secondes Coucou et s'écria : « C'est lui, je le reconnais malgré son déguisement ! Loué soit, pour cette fois, le dieu Hasard, car il s'en est fallu de peu que nous le manquions ! — Comment, s'étonna intérieurement le gamin, c'est donc moi qu'il cherchait?... J'ai idée que je vais passer un sale quart d'heure, mais ils ne m'auront pas sans qu'il y ait auparavant des pleurs et des grincements de dents. Ah ! crapule, coquin, bandit, tu crois me tenir : eh bien ! viens-y donc avec tes trois loustics déguisés en saules pleureurs. « Effectivement, les trois Indiens, avec leurs plumes et leurs oripeaux détrempés, avaient assez piteuse mine.

Mais Nino ne paraissait animé d'aucune intention hostile, et voyant que Coucou se hâtait de se mettre sur la défensive et de se retrancher derrière un tas de pierres éboulées, il s'empessa d'ajouter : « Je vous ai reconnu tout de suite malgré votre nouvelle apparence ; du reste, je n'ai pas eu grand mérite à cela, car je savais vous retrouver sous les traits du sachem des Bonnets-Noirs. Mais il est inutile de chercher un abri contre nous, nous venons en amis. —

Bah ! s'exclama Coucou goguenard, en ami, vous ! Vous qui, quand don Rodriguez dit « tue » répondez « assomme ! » Non, vous savez, je ne coupe pas dans des blagues de cette dimension-là, moi ! Je ne suis pas débarqué d'hier ! — Voyons, fit Nino, croyez-vous que si nous en voulions à votre vie, nous aurions beaucoup de peine à triompher de vous ? Vous n'avez même pas d'arme à feu, et, tous quatre nous possédons des fusils et des pistolets. — Vrai ? riposta le gamin payant d'audace. Mais qu'est-ce qui vous prouve que je n'ai pas quelques compagnons éparpillés par là aux alentours qui vous feraient payer cher une tentative hostile ? » Nino fronça les sourcils, échangea quelques mots avec ses Indiens, puis atteignant son fusil et ses pistolets, il les déposa sur le sol ; ses trois acolytes l'imitèrent et tous quatre, s'éloignant de leurs armes d'une quinzaine de pas, s'assirent sur des blocs de pierre.

« Le temps, fit-il, n'est pas très favorable à une conversation en plein air, car le diable m'emporte si j'ai jamais reçu une pareille pluie pareille sur le dos. Mais tant pis, on ne choisit pas... Vous voici maintenant, je pense, rassuré sur nos intentions : écoutez-moi donc, jeune et vaillant Français. Je suis envoyé vers vous par le colonel Olivier Lake-Evans,

afin de vous demander de marcher à son secours. — Le colonel Lake-Evans ! s'écria le Parisien. Mais justement... — Oui, je sais que vous aviez rendez-vous avec lui à Pilcomayos ; plût au Ciel que vous vous y fussiez trouvé au jour fixé, il ne serait pas à cette heure en grand péril de mort. — Mais que lui est-il arrivé ? — En deux mots le voici : Avec ses vingt-trois hommes d'escorte, il est assiégé par plusieurs centaines de Kioways à quinze mille au nord de Pilcomayos, et il m'a envoyé vers vous pour que vous essayiez de le délivrer. Quand je l'ai quitté, voici quatre jours, il n'avait plus guère de vivres que pour une dizaine, et il était obligé de ménager ses munitions ; il n'y a donc pas de temps à perdre. »

Cette révélation plongea le Parisien dans une stupéfaction profonde, et en même temps, des doutes lui venaient : n'était-ce pas là un piège ? « Voyons, voyons, fit-il, je n'y comprends goutte à toutes ces histoires, moi ; faut croire que j'ai le ciboulot passablement obstrué, aujourd'hui. D'abord, comment savez-vous cela, et comment se fait-il que le colonel vous ait choisi comme messenger, vous qu'il tenait pour... ce que vous êtes, c'est-à-dire un citoyen qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois ? —

Je vais vous le dire, répliqua froidement Nino. Sachez d'abord qu'à l'heure qu'il est, je n'ai pas d'ennemi plus mortel que don Rodriguez. — Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il vous a donc fait, ce brave homme ? — Il a essayé de me faire assassiner, simplement. Mais écoutez, je vais vous raconter les faits en détail ».

A ce moment, l'un des Indiens poussa une exclamation, désignant du doigt la crête d'un mamelon, situé derrière Coucou, et celui-ci se retournant, distingua à travers la pluie deux silhouettes qui s'avançaient de son côté, et qu'il reconnut promptement pour celles d'Arroonah et du Chien-Blanc. « Braves types, s'écria-t-il, ce n'est pas ceux-là qui se tireraient des flûtes en laissant un frère dans la panade. Vous voyez, m'sieu Nino, hein ! que je ne vous blaguais pas en vous disant que j'avais des copains par là autour... Mais continuez donc à « jaspiner », c'est la première fois depuis que je vous connais que je vous écoute sans avoir envie de vous « coller un pruneau dans la cafetière ». Sans prendre garde à l'amabilité ni au pittoresque de cette phrase, l'autre reprit : « Vous vous souvenez du mauvais tour que vous me jouâtes en m'enlevant Pauline, que j'avais moi-même ravie aux Pieds-de-Fer à qui Thomas le Canadien l'avait confiée. Quand, après cette aven-

ture à laquelle était venu s'ajouter celle de nos esclaves nègres dont vous aviez pris le commandement, je rejoignis don Rodriguez, celui-ci m'accabla sous les reproches, insinuant que je m'étais entendu avec vous pour le trahir et vous livrer la fillette. Depuis cette époque, il me marqua une injuste méfiance et ne me ménagea pas les avanies de toutes sortes. Mais en réalité, tout cela, c'était de la comédie. Vous ne devez pas ignorer qu'autrefois, don Rodriguez aidé de don Alfonso Muy qui est devenu par la suite son intendant, et de moi, a... comment dire... — Assassiné le Français Leclercq et sa femme, oui, je sais cela, continuez. — Je n'y fus pour rien, proclama véhémentement Nino en levant la main comme pour un serment. Je ne connus le drame qu'après que tout fut fini. — Nous verrons cela plus tard, interrompit sèchement Coucou. Continuez votre histoire. — Ces reproches de don Rodriguez, qu'il ne ménageait pas non plus à don Alfonso, étaient en réalité destinés à nous pousser à bout, à exciter notre colère, à nous amener à lui chercher querelle ou à nous révolter contre lui. Et alors, prétendant se trouver en cas de légitime défense, il nous aurait fait massacrer par quelques-uns des bandits prêts à toutes les besognes qui constituent sa garde du corps et dont

il s'assure le dévouement à prix d'or. Ainsi serait-il demeuré seul maître de ses richesses, dont actuellement une partie appartient à Alfonso et à moi, et surtout aurait-il supprimé des témoins qui pourraient devenir gênants à l'occasion. — Heureusement, goguenarda le Parisien, qu'on dit que les loups ne se mangent pas entre eux. — Mais notre prudence déjoua ce calcul. Pourtant don Alfonso prit peur ; il y a quelques semaines, il a réalisé tout ce qu'il a pu d'argent liquide, et il a disparu ; on ne sait pas ce qu'il est devenu. Mais moi, je voulus faire tête à la menace, tout en affectant la soumission et ne répondant jamais aux invectives du planteur ; c'est ainsi que, furieux, il tenta de me faire assassiner le surlendemain de la fuite d'Alfonso, qu'il m'accusait d'ailleurs d'avoir favorisée. »

Le dialogue fut en ce moment interrompu par l'arrivée d'Arroonah et du Chien-Blanc tout joyeux de retrouver leur sachem vivant ; le premier, reconnaissant Nino, fronçait le sourcil ; mais Coucou lui fit signe de rester tranquille et d'écouter, tandis qu'il invitait le Chien-Blanc à achever le dépeçage de l'ours.

III

Plan de campagne.

« Pour me donner le change, continua Nino, il me chargea d'une mission pour le colonel Lake-Evans qui, il le savait, se trouvait dans la région de Pilcomayos, et il me donna pour escorte quatre sacripants qui avaient la consigne de me tuer et de faire disparaître mon corps à la première occasion favorable ; seulement je me méfiais et, lorsqu'ils m'attaquèrent, j'étais sur mes gardes. J'en tuai un, en blessai sérieusement un second, et réussis à m'enfuir après avoir été atteint seulement de deux insignifiantes blessures. Alors, au lieu de revenir à la côte, je continuai ma route dans la direction où je comptais trouver le colonel espérant trouver en celui-ci un appui ; j'avais en effet des raisons de penser que, bien qu'il eût jusqu'à présent vécu en paix avec don Rodriguez, il existait au fond une hostilité sourde entre eux, hostilité que devaient motiver non des raisons personnelles, mais d'autres plus hautes tenant à la mission dont cet officier était chargé dans le pays pour le compte du gouvernement fédéral.

« Le colonel me fit un accueil « ni chair ni poisson », comme l'on dit, et écouta avec curiosité tous les récits que je lui fis. A la fin, il m'autorisa à rester avec lui, déclarant que mon sort définitif se réglerait plus tard. Il était du reste fort impatient et ennuyé de ne pas vous voir arriver. Sur ces entrefaites, un homme de son escorte, se trouvant à la chasse, aperçut à quelques milles de notre camp, des groupes de Kioways, dont l'un se mit à sa poursuite. Aussitôt avisé, le colonel monta à cheval et, accompagné de quelques hommes et de moi-même, se porta au-devant de ces Peaux-Rouges ; il savait que cette tribu était en bons termes avec don Rodriguez et comptait n'avoir rien à craindre d'elle. Or, contrairement à ces prévisions, nous fûmes attaqués et ne dûmes notre salut qu'à la vitesse de nos chevaux et à l'intervention du reste de l'escorte. Le colonel donna aussitôt l'ordre de lever le camp, et nous nous dirigeâmes vers le nord, dans les montagnes, avec l'intention d'y dépister nos adversaires. Vains efforts ! Dans le courant de la nuit qui suivit, ils reçurent d'importants renforts, grâce auxquels ils nous coupèrent la route, de sorte que nous nous trouvâmes cernés par plusieurs centaines de guerriers. Heureusement, M. Lake-Evans avait eu la précau-

tion d'établir le bivouac en un lieu inexpugnable, et de se construire, à l'aide de troncs d'arbres et de levées de terre une sorte de blockhaus où il défie les attaques. Son escorte composée de onze blancs et douze Indiens de la tribu des Têtes-de-Pierre soumise aux Américains, les uns et les autres pourvus d'armes perfectionnées et suffisamment pourvus de munitions, tiendraient là indéfiniment... mais la famine la guette ! »

Coucou avait écouté ce récit avec la surprise qui se devine. Il interrompit : « Mais pourquoi les Kioways, amis de don Rodriguez, s'attaquent-ils à ce colonel que j'ai vu s'entretenir comme un copain avec ce même don Rodriguez ? — Ne le comprenez-vous pas ? Le planteur fait au colonel le même coup qu'il m'a fait à moi. Il a compris que M. Lake-Evans en savait long sur son compte, et il veut le supprimer ; seulement, ne pouvant se charger lui-même de la besogne, il y a délégué ses Kioways ; s'il en résulte des complications, il dira qu'il n'est pas responsables des faits et gestes de ces Indiens qu'il a pu employer, parfois, certainement, mais sur qui il ne possède nulle autorité, ajoutant qu'il ignorait totalement leurs projets dont naturellement, ils s'étaient bien gardés de le prévenir. — C'est jouer gros jeu, rétorqua

le gamin, que dirait le « grand frère de Washington » s'il apprenait qu'on a « zigouillé » l'un de ses officiers? — Qu'importe à don Rodriguez? Sachez qu'à l'heure qu'il est, son plus cher désir est de filer en Europe après avoir réalisé la plus grande partie de sa fortune... acquise Dieu sait comme ! C'est pour cela que, d'une part, il veut exterminer ceux qui le gênent ; d'autre part, il se lance dans une multitude d'entreprises afin de pouvoir les céder à bon prix aux autres planteurs ou à des spéculateurs ».

Tout cela était assez logique en somme ; il n'en restait pas moins un point à éclaircir. « Comment, interrogea le Parisien, avez-vous pu vous « cavalier » puisque vous étiez cernés par les Kioways? — Ce ne fut pas sans peine ! Au pied de la colline où s'est établi le colonel, coule le Rio-Brazos, sur les bords duquel campe une partie de ces maudites faces rouges.

Les Têtes-de-Pierre nous construisirent plusieurs petits radeaux à claire-voie, extrêmement légers et renforcés, pour être plus flottables, par des outres soigneusement closes et pleines d'herbes sèches. Choisisant une nuit bien noire je m'abandonnai au fil de l'eau, avec trois d'entre eux et nous passâmes sans que nul s'en aperçût. — Les autres auraient dû faire comme vous. — C'était impossible, car,

au jour, en trouvant vide la position que nous occupions, les Kioways se seraient lancés à notre poursuite et, attaqués en rase campagne nous aurions été massacrés ; quant à laisser sur place un petit détachement chargé de leur faire croire que nous étions encore tous là, ceût été vouer à la mort les hommes qui l'auraient composé et qui, trop peu nombreux, auraient succombé au premier assaut... Nous avons eu beaucoup de mal à parvenir jusqu'ici, en raison de la neige et du froid, mais ces souffrances physiques n'étaient rien à côté de l'angoisse que j'éprouvais à l'idée que vous eussiez pris un autre chemin pour venir de Pyzdry où d'après ce que j'avais appris en quittant don Rodriguez, vous vous proposiez de vous rendre après votre victoire de San-Pedro... D'ailleurs, j'ai là une lettre du colonel à votre adresse, qui vous confirmera tous mes dires ».

Il remit au gamin quelques feuilles de carnet, scellées à la cire, sur lesquelles effectivement le colonel exposait les faits de la même façon que venait de le faire Nino ; à moins de supposer que ces billets fussent apocryphes, il n'y avait plus guère de doute sur la véracité de celui-ci. « Bon, fit Coucou, nous allons aviser, mais auparavant, je ne serais pas fâché de me « coller quelque chose dans le coco », et de

changer de « pelure » parce que celle que j'ai sur le dos n'est vraiment pas très présentable. C'est-y fini, là-bas, mon frère Chou-Blanc, de dépouiller cet habillé de fourrures? — Oui ! — Eh bien ! en route ».

Coucou était dans son genre un garçon bien élevé ; pourtant il faut reconnaître qu'au cours du trajet pour regagner le nouvel emplacement du camp, il lui arriva de lâcher quelques expressions déplacées. Mais il était excusable, oh combien ! Cette maudite vallée était, depuis quelques heures qu'il avait neigé et plu, changée en un abominable cloaque, où les trous et les fondrières se dissimulaient sous une couche uniforme d'un liquide glacé et boueux. Il y eut des culbutes mémorables, des disparitions imprévues dans des crevasses, de quasi-noyades et la traversée du torrent ne s'accomplit sans encombre que grâce à l'intervention de quelques hommes envoyés du camp. Enfin, dans un état affreux, leurs habits trempés, déchirés et souillés, leurs armes hors d'état de servir à moins d'un nettoyage minutieux, les sept hommes escaladèrent la hauteur où se dressaient les rudimentaires cabanes édifiées par les Cœurs-de-Feu.

En quatre mots, Coucou présenta ses nouveaux compagnons à ses guerriers,

puis chacun s'occupa de soi. Les plus malheureux étaient Nino Mayor et ses trois Indiens qui étant venus à pied, n'avaient aucun vêtement de rechange ; mais charitablement, leurs hôtes s'ingénierent à les secourir, et deux heures plus tard, tout le monde était séché et réconforté. La pluie avait diminué d'intensité, mais il régnait dans la vallée un brouillard intense dont les grands feux, allumés non sans peine, parvenaient mal à combattre l'humidité persistante. Après que le repas fut achevé, Coucou réunit dans sa cabane, la moins inconfortable comme de juste, Nino, Arroonah et quatre de ses Cœurs-de-Feu qui avaient déclaré connaître parfaitement la région s'étendant jusqu'à Pilcomayos et environs. Ce fut au premier qu'il adressa tout aussitôt la parole.

« M'sieu Nino Mayor, lui dit-il brusquement, faut d'abord nous entendre. Je ne voudrais pas que vous vous fourriez dans la « caboche » que nous voilà devenus des copains, nous deux, non, oh ! mais pas du tout. J'en ai gros sur le cœur contre vous, et ce n'est pas parce que vous avez lâché votre digne acolyte, ce coquin perfectionné de don Rodriguez, que tout ça s'est envolé. Il y a l'enlèvement de Pauline, que je ne vous pardonne pas ; et puis, voulez-vous me dire pourquoi Thomas vous avait fait débarrasser de

votre opulente chevelure par ses Indiens? Il avait ses raisons, Thomas, pas vrai? Je ne les connais pas, mais je me figure qu'elles ne devaient pas être à votre avantage. Donc, nous ne sommes pas amis, nous sommes alliés, ce n'est pas kif-kif, je vous assure. Plus tard, nous règlerons nos comptes, et, d'après les services que vous m'aurez rendus à moi, le redoutable sachem des Bonnets-Noirs — saluez ! — et à ceux qui soutiennent la même cause que moi, selon les efforts que vous aurez faits pour réparer le mal que vous avez causé dans votre vie, je verrai ce que j'aurai à décider de votre sort. J'ai dit... Maintenant il s'agirait de ne pas nous embarbouiller dans les feux de files, comme disait mon oncle l'ancien zouave, mais de parler peu et de parler bien. — Alors, interrompit Nino, vous consentez à lui porter secours à ce brave colonel? — Dites donc, pour qui me prenez-vous? Quand j'ai des dettes, moi, m'sieu, je les paie, je ne connais que ça. Le colonel m'a tiré des griffes de votre Rodriguez, je le tirerai des griffes des Kioways. Maintenant vous allez me décrire le pays, depuis l'endroit où nous sommes jusqu'à Pilcomayos avec tous les détails possibles, les autres vont écouter et ils rectifieront au besoin. ♦

Nino s'exécuta et sa description dura

assez longtemps, elle fut complétée par les Cœurs-de-Feu en ce qui concernait surtout les montagnes des alentours de Pilcomayos. Puis l'ex-secrétaire de don Rodriguez fut invité à exposer les dispositions prises par les Kioways pour cerner leurs adversaires ; Coucou apprit ainsi qu'après avoir tenté deux attaques de vive force qui avaient été repoussées, ils semblaient décidés à se borner à un simple blocus, afin de réduire la garnison du blockhaus par la famine. Ensuite le Parisien relut à tête reposée le billet par lequel le colonel lui demandait, avec beaucoup de tact et de dignité, de se porter à son aide s'il en avait les moyens. « C'est bien, dit enfin Coucou. Si j'ai bien compté, nous avons encore cinq jours devant nous avant que la situation soit devenue trop dangereuse. Il en faut deux pour aller jusque là-bas, reste trois... que chacun prépare ses armes d'abord ; ensuite vous, les Cœurs-de-Feu, vous allez vous mettre à confectionner des pièges afin de chiper le plus d'animaux possible... des animaux de toute espèce, à condition qu'ils se mangent. Le Chien-blanc va partir avec deux autres, à la recherche d'un chemin qui nous permette de sortir de cette maudite vallée. Qu'on se tienne prêt à lever le camp à mon signal... Ainsi parle le célèbre Oiseau-Moqueur, le plus

épatant de tous les sachems des Bonnets-Noirs présents et à venir ! »

IV

Préparatifs.

Bien que les ordres ainsi tombés de la bouche du Parisien laissassent préjuger un départ imminent, ce ne fut que le lendemain matin qu'il donna le signal attendu. Il avait, dans la soirée précédente, laissé ses guerriers libres de l'emploi de leur temps, à conditions qu'ils fussent en mesure de présenter, le lendemain matin, les pièges réclamés, et que par leurs soins, la troupe fut, le jour même, approvisionnés de gibiers pour deux jours au moins ; puis après avoir reçu le rapport du Chien-blanc qui, effectivement avait découvert un sentier, fort difficile à la vérité, mais à peu près praticable, Coucou, recouvert d'un vaste manteau, s'éloigna de quelques centaines de pas de son camp, et s'étant assis sur le bord du torrent, s'abîma dans une profonde méditation, très probablement employée à combiner son plan de campagne en conformité des nouvelles qu'il venait de recevoir. Les circonstances étaient difficiles, car le devoir, qui indiscutablement lui

incombait de délivrer le colonel, n'était pas des plus commodes à remplir, venant s'ajouter aux autres tâches que le gamin avait assumées ; d'autre part, il ne pouvait rien tenter de décisif avant d'avoir reconstitué les effectifs de sa troupe, et pourtant, il fallait à tout prix porter au colonel un secours efficace. Redoutable problème, dont, il faut le croire, la solution ne lui paraissait pourtant pas impossible, car, lorsqu'il vint retrouver ses compagnons, il souriait d'un air satisfait.

Le lendemain matin, le temps s'était un peu rasséréiné ; il ne pleuvait plus, et la température était plus douce. La troupe des Cœurs-de-Feu, suivie des trois Indiens Têtes-de-Pierre et de Nino, s'ébranla au petit jour, et s'engagea dans le soi-disant sentier découvert par le Chien-blanc, sentier qui méritait à peine le nom de « passage naturel » et qui, s'il était relativement accessible aux piétons, présentait aux chevaux des obstacles presque insurmontables. Les pauvres bêtes, bien que naturellement, leurs cavaliers eussent mis pied à terre, en virent de toutes les couleurs, mais excités par leur sachem qui, armé d'une marmite et de deux morceaux de bois « battait la charge aux endroits les plus pénibles, comme jadis Bonaparte au passage du Saint-Bernard », les Bonnets-Noirs firent

des prodiges. A onze heures du matin, sans un seul accident, bêtes et gens prenaient pied au sommet de la montagne qui, à l'est, bornait la vallée inondée.

La descente fut relativement plus facile, car la pente était beaucoup moins raide, et au soir, on débouchait dans la plaine, très accidentée du reste, au nord de laquelle coulait le Rio-Brazos ; l'on marcha jusqu'à la nuit close, puis Coucou se décida à donner à son personnel exténué le signal du repos. A ce moment, Nino, jusqu'alors muet et volontairement effacé, se hasarda à risquer une observation. « La route que nous suivons, dit-il au Parisien, ne conduit pas à Pilcomayos ; or c'est par Pilcomayos qu'il faut passer pour gagner le lieu où le colonel est cerné. — Jamais je n'ai dit le contraire, approuva froidement Coucou. Aussi mon intention n'est-elle pas du tout de me porter directement au secours du susdit colonel. — Mais alors... — Alors quoi? Voyons sans vous faire de compliment, m'sieu Nino Mayor, vous n'avez pas l'air plus bouché qu'un autre, d'autant plus que généralement les... enfin, suffit ! (il allait ajouter : les coquins sont des gens intelligents). Comment donc votre jugcotte ne vous a-t-elle pas fait comprendre qu'il fallait inventer un truc, un système, une manigance, quoi ! Mes Cœurs-de-Feu ne nost

pas manchots, pas de doute, mais à seize ou dix-huit qu'ils sont, ils ne viendraient tout de même pas à bout des cinq ou six cents Kioways qui assiègent m'sieu Lake-Evans, pas vrai? Or, quand on n'est pas le plus fort, qu'est-ce qu'on fait? On essaie d'être le plus malin : c'est ce que je fais. — Alors, insista Nino, où allons-nous pour l'instant? — Si j'étais un sale type, je vous répondrais que vous le verrez bien, mais je ne suis pas un sale type : nous nous dirigeons sur les chutes que vous m'avez désignées sous le nom de chutes de Cordoba ».

Nino ouvrit de grands yeux, car évidemment, les raisons d'une pareille détermination lui échappaient ; toutefois il n'éleva aucune objection. La journée du lendemain s'écoula sans incident, mais des précautions minutieuses furent prises par Coucou pour éviter, dans la mesure du possible, que la présence de sa troupe fût éventée au cas où des partis de Kioways eussent erré aux environs. Selon la tactique usitée en pareil cas par les Cœurs-de-Feu, il répartit son monde en petits groupes de quatre ou cinq hommes, dont chacun, muni de toutes indications utiles sur la direction à suivre, devait se débrouiller pour son propre compte. Mais aucun ne fit de rencontre désagréable et le soir vers dix heures, blancs, Bonnets-

Noirs et Têtes-de-Pierre étaient groupés sur les bords du Rio-Brazos à la sortie des chutes de Cordoba ; malgré l'heure tardive, et profitant du clair de lune, hommes et chevaux se délassèrent des fatigues de ces deux jours par un bain dans les eaux limpides de la rivière, puis le camp fut établi ; mais défense absolue était faite d'allumer du feu, toujours par mesure de prudence.

Avant de pousser plus loin notre récit, il est nécessaire que nous donnions quelques détails topographiques sur la nature de la contrée et le cours de la rivière, détails connus de notre Coucou par les exposés de Nino, et sur lesquels, évidemment, il avait basé son plan d'action. Le cours du Rio-Brazos, rivière ou plutôt fleuve côtier qui, né dans le Désert de Sables Salés, se jette dans le golfe du Mexique non loin de Galveston, est assez accidenté dans sa partie supérieure et coule, comme direction générale, du nord-ouest, au sud-est. Le point où Coucou venait de le rejoindre était situé à sept lieues environ, *en amont* de l'endroit où le colonel Lake-Evans était assiégé, à la terminaison de chutes, ou plus exactement de « rapides » connus alors sous le nom de chutes de Cordoba au-dessous, et sur une étendue d'une dizaine de lieues, la rivière est à peu près flottable, c'est-à-dire que, inac-

cessible aux bateaux un peu importants, elle peut, sans trop de dangers servir à la navigation de barques légères et de radeaux. Il n'était donc guère douteux que le Parisien eût résolu de parvenir par voie d'eau auprès du colonel, mais cette tâche semblait presque impossible à mener à bien, d'abord faute d'embarcations, ensuite parce que, à supposer qu'on en possédât, les Kioways auraient tout loisir de cribler de flèches, en s'embusquant sur les rives et sans guère se risquer eux-mêmes, ceux qui les eussent montées. Enfin on ne voyait pas en quoi la situation du colonel en serait améliorée lorsque les Cœurs-de-Feu l'auraient rejoint ; mais le Parisien devait avoir son idée...

De grand matin, il éveilla ses hommes, et ordonna à trois d'entre eux de préparer les trois meilleurs chevaux ; ensuite il leur donna ses instructions ; ils devaient filer immédiatement vers le nord, sur la vallée d'Ocatel (laquelle, on s'en souvient, avait été fixée comme lieu de rendez-vous à tous les éléments actuellement épars des Bonnets-Noirs ainsi qu'aux renforts envoyés par Bill-Bull). Là, aussitôt la troupe à peu près au complet, ils devaient la guider, en faisant un détour par les montagnes jusqu'aux forêts voisines des chutes de Cordoba, où elle demeurerait

soigneusement dissimulée, attendant la venue du sachem. Coucou s'assura que ces ordres étaient bien compris et les trois cavaliers s'ébranlèrent.

Trois autres furent ensuite désignés. Ceux-là eurent pour mission de gagner immédiatement les forêts en décrivant un vaste circuit de façon à éviter les Kioways et à s'en aller rejoindre le Rio-Brazos à sept lieues environ au-dessous du point où étaient campés ceux-ci, en un endroit qui leur fut soigneusement désigné, afin d'éviter toute confusion. Chacun d'eux emmènerait un cheval de rechange, et ils attendraient également le sachem. Ils se mirent en route sur-le-champ.

Alors Coucou rassembla tous ceux qui restaient, soit (en y comprenant Nino et les Têtes-de-Pierre) dix-neuf hommes, et leur tint ce langage. « Je suis sûr que vous n'avez rien compris à tout ce que je viens de faire, et que vous ne voyez goutte à ce que j'ai l'intention de tenter : ce n'est pas que vous soyez gourdes, pas du tout, seulement, vous êtes de ces cocos qui n'aiment pas beaucoup se creuser le « ciboulot ». Résultat, on ne pige rien à rien. C'est pourtant bien simple ; écoutez les sages paroles qui vont tomber des lèvres de votre respecté sachem. A nous vingt, pas moyen de venir à bout de tout ce tas de Kioways ; c'est bon d'avoir

confiance en soi, mais faudrait tout de même pas se monter par trop le « bourrichon ». D'un autre côté, pas moyen non plus d'attendre les camarades qui doivent « rappliquer » de la vallée d'Ocatel, parce que d'ici qu'ils soient arrivés, le colonel et ses guerriers n'auront plus rien à manger depuis longtemps, et que, conséquemment, ils seront tombés aux mains des Kioways ou se seront fait tuer comme de braves types qu'ils sont : deux extrémités pas plus engageantes l'une que l'autre. Voici donc ce que nous allons faire : rejoindre le colonel, lui porter des vivres et des munitions ; ensuite un certain nombre d'entre vous restera avec lui pour l'aider à tenir bon, les autres, avec bibi à leur tête, s'en iront rejoindre les copains qu'on nous aura amenés de l'Ocatel et alors... eh bien ! alors, on sera là une bande de lascars solides au poste, et on verra à reconduire messieurs les Kioways dans leur pays à coups de pied quelque part ou ailleurs, à moins qu'il se présente une autre solution meilleure. Vous voyez que ce n'est pas malin ! »

Les Indiens, Cœurs-de-Feu ou Têtes-de-Pierre ne sourcillèrent pas ; mais Nino, toujours raisonneur, voulut élever des objections : « Bon, bon, fit Coucou avec impatience, vous voulez encore des explications ? Je consens à vous en donner,

mais je vous préviens c'est dix francs le mot ! Ça va-t-il ? » L'ex-secrétaire de don Rodriguez n'insista pas, et passant des paroles aux actes, le gamin assigna à chacun son rôle ; sa troupe fut partagée en trois fractions : la première de quatre hommes, dont Nino, dut garder le camp ; une seconde de six hommes, dont les trois Têtes-de-Pierre, fut chargée d'aller placer aux alentours les pièges déjà tout préparés en grand nombre, afin de se procurer le plus de gibier possible ; cette besogne achevée, les guerriers devaient chasser pour leur compte, mais au lasso et à l'arme blanche seulement, afin d'éviter tout dangereux vacarme, et être de retour au camp avec leurs captures le lendemain à midi ; ils emploieraient le reste de l'après-midi à « fumer », suivant les procédés indiens, la viande des animaux abattus pour en assurer la conservation pendant plusieurs semaines ; enfin, ils étaient autorisés à emmener chacun un ou deux chevaux en plus de leur monture propre, pour transporter leurs proies.

Quant à la dernière fraction, elle restait à la disposition de Coucou lui-même qui, se mettant à sa tête et ayant muni chacun des hommes qui la formaient d'une forte hache, s'en fut explorer les bords de la rivière Brazos, dans la direction opposée à celle des rapides.

V

Un bateau qui va sur l'eau.

« Vous ne savez pas ce que nous venons faire ici? dit le Parisien à ses auxiliaires quand, ayant examiné les alentours, il jugea l'endroit favorable. Un bateau. Parfaitement, un bateau! Il ne faut pas croire que j'aie l'intention de vous en monter un, pas du tout, nous allons construire un vrai bateau, et même qui ira sur l'eau! Allez, ouste, au turbin! Commençons d'abord, puisque nos moyens ne nous permettent pas d'employer le fer ni l'acier, ni le cuivre, ni même l'or ou l'argent, par nous procurer du bois. C'est pas les arbres qui manquent, tapez dans le tas! »

Lui-même, il désigna ceux qu'il convenait d'abattre, puis il s'enquit d'un emplacement au bord de la rivière pour procéder à la construction du « navire » qui d'ailleurs, devait être tout simplement un radeau un peu perfectionné.

Nous ne le suivrons pas dans tous les détails de son œuvre; bornons-nous à dire que, le lendemain vers deux heures de l'après-midi, après un jour et demi d'un travail exténuant, l'appareil flottait,

prêt à recevoir ceux qu'il devait transporter ; il n'en mérite pas moins une description sommaire, car il faisait vraiment honneur tant à celui qui l'avait imaginé qu'à ceux qui l'avaient exécuté. Il comprenait d'abord une sorte de plancher de troncs d'arbres de grosseurs à peu près égales, disposés dans le sens de la longueur du bateau, et de telle façon que l'une des extrémités de celui-ci, destinée à former la proue se terminât en pointe. Là-dessus était disposé un lit de fagots très serrés et tassés, qui soutenait le « pont » du navire, formé de troncs d'arbres disposés perpendiculairement aux premiers et de longueurs convenables pour conserver la forme adoptée. Le tout était réuni grossièrement, mais solidement avec une profusion de ces solides lianes qui poussent à foison dans les bois et les forêts des pays chauds. A l'arrière, un énorme appareil fait d'arbustes enlacés, et maintenu rigide par d'autres placés en travers, figurait le gouvernail avec sa barre. L'ensemble, pratiquement à peu près insubmersible, n'avait guère, à redouter qu'un choc contre des rochers qui eût pu le disloquer, et était en état de supporter une charge considérable ; il avait quinze mètres de long sur six de large, et flottait lourdement dans une petite crique.

Telle était, comme disait Coucou avec orgueil, la partie « maritime » de son navire ; la partie défensive n'avait pas non plus été négligée. De toutes parts, les flancs du bateau étaient garnis de branches épineuses qui devaient en rendre l'escalade fort difficile ; en outre un bastingage maintenu par des pieux avait été rapidement formé au moyen d'arbustes entiers entrelacés avec art : rempart qui eût été sans efficacité, certes, contre des balles, mais qui serait très suffisamment résistant contre les flèches des Kioways ; bien entendu, des meurtrières avaient été ménagées pour permettre le tir des défenseurs, qui, ainsi complètement dissimulés, ne craignaient guère une attaque tentée soit à la nage, soit au moyen de barques improvisées. L'équipement du bateau était complété par de longues gaffes faites de perches rigides et qui, passant par les meurtrières permettaient d'éviter les chocs contre la rive ou les roches obstruant le cours du fleuve.

Très fier de son œuvre, Coucou la contempla quelque temps ; disons que les Cœurs-de-Feu l'admiraient au moins autant que lui-même, et que leur petit sachem grandissait encore dans leur esprit du fait des facultés imaginatives qu'elle dénotait. Il regagna ensuite le camp, où

il trouva les chasseurs fort occupés à « fumer » le gibier qu'ils avaient rapporté ; il y en avait une véritable montagne, comprenant des pièces de toutes sortes, depuis l'humble lapin ou la modeste perdrix jusqu'au cerf altier. L'opération consistait à soumettre les quartiers de viande des animaux préalablement dépouillés ou plumés, et débarrassés des parties non comestibles, à l'action d'un foyer disposé de façon à les entourer de toutes parts, mais sans contact direct avec eux ; à cet effet, les Indiens avaient creusé un grand trou où ils avaient entassé des fagots, puis, au-dessus, édifié une sorte de cage de pierre qu'ils avaient entourée et recouverte de la même façon. L'action de la chaleur et de la fumée suffisait pour mettre les viandes à l'abri de la putréfaction pendant assez longtemps, mais il faut avouer qu'elle en dénaturait passablement le goût : en campagne, il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Lorsque Coucou eut constaté que les préparatifs étaient en bonne voie, il laissa éclater sa joie. « C'est une veine, dit-il, que ces maudits clampins de Kioways ne soient pas venus nous tomber sur le dos ! C'est ça qui en aurait fait, un grabuge, dispersés que nous étions de tous les côtés !... Maintenant, les amis, activons, il faut que tout soit prêt pour

ce soir, afin que nous ayons quelques heures pour nous reposer et casser la croûte ; au tout petit jour, vogue la galère ! » Nino invité à venir visiter le bateau, convint que c'était là du beau travail, et qu'en effet, les Kioways ne pourraient guère espérer arrêter un pareil engin ; le seul risque, c'était un naufrage, mais quand a-t-on vu faire la guerre sans courir de risques ?

Le « fumage » des viandes achevé, on les transporta, sur le dos des chevaux, jusqu'à la crique et on les chargea sur le bateau, ainsi que tout l'équipement des guerriers, les selles, les brides et le harnachement des montures. Coucou avait en effet décidé que l'on rendrait la liberté à ces braves bêtes, qui ne seraient certes pas embarrassées pour découvrir leur nourriture et retourneraient tout simplement à l'état sauvage. Que faire d'elles, en effet ? Plus tard on en retrouverait facilement d'autres, ce ne sont pas les chevaux qui manquent dans la Prairie, et quelques jours suffisent à des Indiens pour les dresser très convenablement.

Quand tout fut embarqué, chargé, arrimé, Coucou fit encore préparer par ses hommes une quantité considérable de torches résineuses dont, prétendait-il, le colonel pourrait avoir besoin, puis il donna « campo » à tout son monde jusqu'à

l'aurore, c'est-à-dire que chacun fut libre d'employer son temps à sa façon : repos bien gagné et dont le besoin se faisait vivement sentir. Pour lui, aussitôt son repas terminé, il s'endormit paisiblement sur l'herbe, sans autrement s'inquiéter de ce que demain lui réservait.

A l'heure dite, le bateau poussé par les gaffes démarrait, et sous l'action de son formidable gouvernail gagnait le milieu du courant. A bord, chacun était bien quelque peu anxieux, se demandant de quelle façon il allait se comporter : le seul qui eût l'esprit parfaitement tranquille c'était Coucou, plein de confiance en son œuvre. Et ce fut lui qui eut raison, le radeau flottait parfaitement, bien qu'en raison du poids qu'il transportait il enfonçât de trois quarts de mètre, et son gouvernail le maintenait bien dans le sens du courant, lequel, d'ailleurs était très lent et très calme. Le temps, nuageux, était lui-même assez propice à cause de l'absence du vent, et la température autrement agréable que celle des hautes montagnes ; ces agréments, joints aux charmes de ce voyage peu pénible mirent tout le monde de bonne humeur ; Coucou on le pense, ne fut pas le dernier à égayer les Têtes-de-Pierre eux-mêmes, gens impassibles s'il en fut, par sa communicative gaité. La chanson de circons-

tance. « Il était un petit navire » et celle « Maman, les p'tits bateaux qui vont sur l'eau... » eurent beaucoup de succès bien que personne n'y comprit rien, puisqu'il les chantait en français.

Les difficultés commencèrent quand, à un endroit où le lit de la rivière se rétrécissait, la vitesse du courant s'accrut. Le gouvernail, par trop rudimentaire, et n'obéissant pas exactement à la barre, devint incapable de maintenir le bateau qui se trouva pris par le travers et poussé droit sur la rive, laquelle en ce lieu était plutôt vaseuse et en pente douce. « Pas de blagues, cria Coucou, arrêtez-le, inutile qu'il aille se fourrer dans la boue jusqu'au cou comme ça m'est arrivé deux ou trois fois ; j'y tiens, moi, à mon navire ! » Les gaffes judicieusement maniées et prenant appui sur des roches émergeant ça et là, rejetèrent le bateau dans le courant qui l'emporta à vive allure, mais à ce moment, un cri s'éleva à bord : « Les Kioways, voilà les Kioways ! » Il est probable que les navigateurs avaient déjà été signalés depuis quelque temps, mais indécis, les éclaireurs étaient allés prévenir les chefs de leur tribu qui accouraient à la tête d'un parti de soixante à quatre-vingts cavaliers, sur la rive gauche. « Je crois qu'il va y avoir des têtes et des bras en marmelade, opina le gamin. Tant pis

pour eux ! Je ne leur demande rien, moi, à ces citoyens ! N'attaquons pas, mais s'ils prennent les devants, je ne réponds pas de la casse ».

Les Kioways, fort intrigués par l'apparition de cette étrange et imposante machine, n'étaient pas assez inintelligents pour ne pas comprendre qu'ils se trouvaient en présence d'une « pirogue » d'un nouveau genre, destinée apparemment à porter secours à leur ennemi le colonel Lake-Evans. Aussi les chefs, réunis en groupe sur la rive, sommèrent-ils, en mauvais espagnol, ceux qui la montaient, d'aborder et d'entrer en pourparlers avec eux. Sur l'ordre formel de Coucou, nul ne répondit. Ils renouvelèrent leur invite sans plus de succès. « Prenez garde, ô hommes, cria l'un des chefs Kioways en brandissant sa lance d'un air menaçant, ceux qui vous adressent la parole pour vous notifier leurs volontés sont des guerriers redoutables ; leur nom vous est-il inconnu, et est-il nécessaire qu'ils vous le fassent connaître ? » Sur ce, Coucou, tête nue, escala le bordage, et de sa voix claire qui portait au loin, répliqua : « Prenez garde, ô hommes rouges, ceux à qui vous adresser la parole sont des guerriers dont le nom est cent fois plus célèbres et plus redouté que le vôtre ; il vous est connu certainement ! Oui, prenez

garde, ô Kioways, car celui qui vous parle le chef de ceux que vous osez menacer, c'est l'Oiseau-Moqueur, le sachem des Bonnets-Noirs ». Et en achevant ces mots, il se coiffa de son symbolique bonnet en peau d'ours.

Un profond silence accueillit son petit discours ; les Kioways étaient fortement impressionnés. Puis un long cri de rage s'exhala, car ils ne conservaient plus de doute, maintenant sur la destination de ce navire mystérieux que déjà ils voyaient leur arrachant la proie qu'ils croyaient si bien tenir. Les chefs jetèrent des ordres, puis une bande de forcenés sauta à bas des chevaux et courant au bord de la rivière, s'élança à l'eau, le couteau ou la hache aux dents, la lance en travers du dos, vociférant des injures, hurlant, gesticulant, et, ce qui était plus grave, nageant comme des poissons dans la direction du bateau qui portait Coucou et sa fortune.

VI

Combat naval.

« Oh ! oh ! les amis, s'exclama le Parisien, mais c'est qu'ils deviennent méchants ces vilains singes. Et regardez-moi si ça

file dans l'eau comme si ça n'avait jamais fait autre chose depuis que ça sait dire : papa, maman ! Attention à vos fusils, et visez juste ! Que le diable les emporte ! ça marchait si bien, il fallait qu'ils viennent se mettre en travers ! Bande de brutes, voulez-vous retourner dans votre patelin de sauvages ? Je vous préviens, la moutarde me monte, et comment ! Il va y avoir des pleurs et des grincements de dents ! » Mais ses objurgations étaient couvertes par les cris de l'ennemi, et bientôt, une terrible détonation retentit, tandis que le côté gauche du navire se couvrait d'un épais nuage de fumée. Puis ce fut un feu à volonté, irrégulier et nourri, où les détonations sèches des pistolets se mêlaient à celles plus graves des fusils et des carabines. En quelques secondes, une vingtaine de Kioways disparurent en un plongeon suprême, et le désarroi des survivants fut à son comble ; la plupart épouvantés, firent demi-tour et retournèrent vers la rive à grandes brassées, seuls une douzaine d'enragés, continuant à nager, parvinrent jusqu'au flanc du bateau. Mais les épines dont celui-ci était garni les empêchèrent de l'escalader, et les piques des Cœurs-de-Feu entrèrent en jeu : des infortunés Kioways qui s'étaient livrés à cette tentative désespérée, pas un ne regagna le rivage.

« Je les avais prévenus, dit Coucou d'un air sombre. C'est chacun pour soi, ici, tant pis pour ceux qui reçoivent des atouts. — Soyez certain, approuva Nino, que s'ils avaient réussi à enlever le bateau à l'abordage, ils ne nous auraient pas épargnés ; donc pas de remords ni même de regrets ». Maintenant remontés sur leurs chevaux, les Kioways fuyaient avec de longs hurlements de désespoir et de fureur, cependant que le navire des Bonnets-Noirs, redevenu silencieux, continuait sa route lente au gré du courant. Bientôt d'autres groupes d'indigènes, attirés par la fusillade, apparurent et se mêlèrent à celui qui venait d'être si durement étrillé, mais ils n'osèrent renouveler l'attaque. Des fumées s'élevant de bouquets d'arbres signalaient l'emplacement des postes établis autour de la position occupée par le colonel et enfin, une haute colline, au bord même de la rivière, et couronnée par une sorte de fortin dont les retranchements se profilaient sur le ciel, se dressa aux yeux de Coucou et de ses braves auxiliaires. « Enfin ! s'exclama joyeusement Nino, nous arrivons à temps ! Je n'en disais rien, mais comme je craignais qu'il fût trop tard ! — A pas peur, répliqua le gamin en riant, quand Coucou et ses Bonnets-Noirs se mêlent de sauver quelqu'un, ils iraient le chercher jusque

dans la Lune ou la planète Mars plutôt que de le laisser dans la panade... Oh ! oh ! attention, il pleut ! »

Il pleuvait en effet, non pas des gouttes d'eau, mais des flèches. Les Kioways, renonçant à l'abordage, avaient mis pied à terre et s'appliquaient à cribler leurs adversaires de leurs traits ; reconnaissant que le bordage était impénétrable, ils lançaient habilement leurs flèches presque verticalement en l'air, de façon qu'arrivées au bout de leur trajectoire, elles retombassent sur le pont du bateau. Deux tiers au moins manquaient le but, mais le reste était dangereux, et en peu d'instant, trois hommes furent blessés, de sorte qu'il fallut se fabriquer des espèces de boucliers, au moyen de selles et de bagages divers, contre cette averse d'un nouveau genre. Mais ce n'était là qu'une diversion. De nombreux Kioways en effet, se hâtaient de gagner les abords de la colline dont les flancs jusqu'à mi-hauteur étaient couverts d'une épaisse frondaison : évidemment, ils attendaient les nouveaux venus au débarquement, comptant bien profiter de ces couverts qui annihilaient la supériorité des armes à feu, pour les massacrer en détail.

« Pas trop mal raisonné pour des types qui n'ont jamais été à l'école, opina Coucou en observant ces dispositions,

Seulement, s'ils sont malins, nous ne sommes pas des « gourdiflots », nous non plus, et ils en auront la preuve avant longtemps. D'abord signalons au colonel qui nous sommes ». Vivement il se fabriqua un drapeau français avec des bouts d'étoffe aux trois couleurs et l'arbora fièrement à la proue du bateau : il eut la joie de constater qu'il avait été compris en voyant, tout là-haut, au sommet des retranchements, paraître des silhouettes humaines agitant les bras, multipliant les signaux d'allégresse. « Bon, ça va. Maintenant la question est de déloger tous ces gaillards qui se sont cru très forts en se cachant dans les bois sur le flanc de la colline : avec un peu de veine et beaucoup de jugeotte, nous y arriverons ».

Par son ordre, le bateau fut dirigé, de façon à raser un groupe de rochers qui émergeait à faible distance de la rive gauche, puis, à peine l'eut-il dépassé que trois Cœurs-de-Feu, choisis parmi les meilleurs nageurs, et dont chacun portait une solide amarre liée sous les aisselles se jetèrent à l'eau, remontèrent le courant du reste très lent, et escaladant le récif, se hâtèrent d'enrouler leurs câbles de lianes tressées autour des pointes granitiques ; il y eut une brusque secousse, et tout s'immobilisa.

« A l'heure qu'il est, opina le Parisien, je ne sais pas trop s'il ne vaudrait pas mieux attendre jusqu'à ce qu'il fasse nuit. Il y a du pour, il y a du contre, ça dépend des goûts. Mais enfin, qui ne risque rien n'a rien. Préparez les paquets de torches résineuses ». L'ordre fut exécuté sur-le-champ, puis les plus adroits tireurs, embusqués derrière les meurtrières du bordage, ouvrirent un feu lent, mais admirablement réglé sur les buissons qui avoisinaient la rive de façon à obliger les Kioways à les évacuer ; des cris de douleur éclatant çà et là prouvèrent bientôt que toutes les balles n'étaient pas perdues, et il devint évident que les sauvages, effrayés des pertes qu'ils subissaient, s'écartaient de cette zone par trop dangereuse. Alors, Coucou réunit une demi-douzaine de ses hommes, les plus agiles et les plus déterminés qui sautèrent à l'eau ; on leur jeta quelques troncs d'arbres arrachés au plancher du bateau, à l'aide desquels ils construisirent rapidement un petit radeau ; les torches y furent déposées et, poussé par les nageurs, le léger esquif atteignit la rive. En un clin d'œil, les Cœurs-de-Feu, se munirent chacun d'un paquet de torches et s'enfoncèrent dans les buissons suivant des directions différentes, cependant que les Kioways, soupçonnant que cette

manœuvre devait cacher un danger sans deviner lequel, dévalaient de toutes parts vers eux. Mais les cris de menaces des sauvages se changèrent bientôt en clameurs de fureur et de désespoir : en trois, cinq, dix places des flammes fusaient, puis jaillissaient hautes et claires, embrasant les buissons et les broussailles : toute la végétation recouvrant les flancs de la colline allait brûler ainsi, sans que désormais nulle puissance humaine pût arrêter le fléau dévastateur. Quant au blockhaus du colonel, il n'avait rien à craindre, étant entouré d'une zone d'une centaine de mètres où, selon l'expression de Coucou, il ne poussait que des cailloux.

Vivement, les incendiaires ralliaient le bateau qu'ils escaladèrent, avec le secours de leurs compagnons sans autre dommage que quelques légères blessures de flèches ou des brûlures peu graves. « Et allez donc ! s'exclamait joyeusement le Parisien, c'est-y jeté, cette manigance, non, mais, c'est-y envoyé ? Blague dans le coin, m'sieu Nino Mayor, vous qui m'avez l'air d'un « gas à la coule », auriez-vous trouvé la pareille ? Regardez-moi ce feu de joie, si ça flambe ? Sûrement que les rats, mulots, taupes, couleuvres, vipères, fouines, putois, et autres bestioles ne doivent pas être à la noce et ça m'ennuie, parce qu'elles ne m'ont rien fait »

mais qu'est-ce que vous voulez? C'est toujours comme ça dans la vie, les innocents paient pour les coupables, les braves gens et même les braves bêtes pour les canailles... Vous comprenez, cette fois, pas vrai? Quand tous ces buissons, ces taillis, ces hautes herbes auront disparu et que tout sera aussi rasé que l'écorce d'une courge, plus moyen de se cacher pour mitrailler ces braves Cœurs-de-Feu à coups de flèches. Alors, en avant les fusils, nous pourrons débarquer comme chez nous, sans crainte d'embuscades et transporter là-haut nos provisions qui, j'en ai comme une vague idée, seront accueillies autrement que des chiens dans un jeu de quille... »

A cet instant, son attention fut attirée par un groupe de ses hommes qui, réunis à l'arrière, entouraient d'un air consterné l'un de leurs camarades allongé sur le pont. Coucou s'approcha, et constata avec surprise que le visage du pauvre diable, de rouge cuivré qu'il était d'ordinaire, avait pris une teinte grisâtre d'un aspect peu engageant ; il s'approcha davantage, et entendit murmurer ce mot qui le fit frémir : « Le matadi ! »

VII

Fâcheuse péripétie.

Avant que le Parisien eût eu le temps de formuler un ordre, l'homme se redressa, le visage devenu soudain pourpre comme s'il allait éclater, un peu d'écume sanguinolente au coin des lèvres, puis il se rua sur le groupe qui l'entourait en poussant de véritables rugissements ; deux de ses camarades ne réussirent pas à l'esquiver, se virent empoignés et mordus jusqu'au sang. Heureusement, l'un des Cœurs-de-Feu avait eu la présence d'esprit de préparer son lasso ; il en enveloppa le pauvre diable qui bientôt, réduit à l'impuissance, fut attaché solidement contre le bordage. « Eh bien ! fit Coucou, nous voilà frais, si les autres blessés ont également été atteints de flèches empoisonnées par cette drogue du diable ! jamais, je n'avais entendu dire, par exemple, que les Kioways savaient la préparer. — Ne vous étonnez pas, fit Nino d'un air sombre, c'est Rodriguez, l'infernal Rodriguez, qui l'a préparée pour eux et qui leur en a remis une certaine quantité afin de leur faciliter la besogne qu'il leur a confiée. Je le sais, puisque j'al

assisté, moi, à son entrevue avec les chefs indiens. — Le Canard-Rouge et Sannook, interrompit Arroonah en désignant deux des guerriers blessés, ont été piqués, eux aussi, par le « matadi ».

C'était vrai ; les deux hommes présentaient déjà les mêmes symptômes que leur camarade au début de sa crise ; ils furent promptement mis dans l'impossibilité de nuire. Deux mots maintenant sur le « matadi ». C'est une composition végétale inventée, croit-on, par les Indiens de l'Amazone, qui a pour résultat, aussitôt mélangée avec le sang par une blessure, même insignifiante, de déchaîner très rapidement chez le blessé un terrible accès de folie furieuse, aux symptômes assez analogues à ceux de la rage, et qui dure de deux à quatre jours. Une période de prostration complète suit la crise, puis le patient recouvre son état normal. Mais toujours, comme dans la rage, la bave est virulente, de sorte que tout être humain mordu est à peu près sûr de se voir, lui aussi, la proie d'une passagère et dangereuse démence. « Allons, fit Coucou avec colère, je vois bien que le seul moyen d'empêcher ce Rodriguez de jouer de sales tours à ses contemporains, ce serait de l'envoyer voir le temps qu'il fait dans le royaume des taupes. Quel type, bon sang ! Il faut toujours qu'il invente des mani-

gances biscornues pour vous mettre des bâtons dans les roues, celui-là ! Mais attends, mon vieux ! Un de ces jours, il va me tomber une de ces tuiles... » Il fallut bientôt ligoter également les deux hommes mordus, ce qui au total, réduisait de trois unités, l'effectif des combattants ; cette précaution prise, Coucou, maugréant et bougonnant, s'en fut examiner les progrès de l'incendie.

Son stratagème réussissait à merveille ; les flammes gagnaient de proche, obligeant à la retraite les plus acharnés des Kioways, et un épais nuage de fumée rabattu par le vent couvrait déjà le bord de la rivière ; ce fut là, sans doute, ce qui inspira aux sauvages l'idée d'une tentative pour s'emparer du bateau ; toujours est-il que soudain, à cent mètres à peine de celui-ci, un fort groupe de leurs guerriers apparut, marchant sur les rochers dépourvus de végétation et que, par suite, les flammes n'avaient pas atteints, et la partie inférieure de la figure enveloppée de morceaux d'étoffes pour se préserver de l'asphyxie. Au moment où les Cœurs-de-Feu les aperçurent, tous ces hardis gaillards sautèrent à l'eau presque ensemble et, nageant comme des poissons, se dirigèrent vers le radeau, les uns longeant la rive, les autres gagnant le milieu du courant afin d'attaquer de

plusieurs côtés. « Pas à dire, opina Coucou, c'est des citoyens qui n'ont pas froid aux yeux ; dommage qu'ils se soient laissé « emberlificoter » par cette canaille de planteur, on aurait pu sans ça faire quelque chose d'eux... Allez, les enfants, tapez dans le tas... ou plutôt non, ce seraient des balles perdues. Attendez qu'ils soient tout près, et ne tirez que quand vous serez sûrs de votre coup. » L'ordre fut exécuté, dès que les corps nerveux et souples, presque entièrement nus, des Kioways, émergèrent à quelques mètres, une décharge générale fit trembler le bateau, et des cris d'agonie se mêlèrent aux détonations des pistolets, aux clameurs des combattants. Instruits par leur première expérience, les sauvages, avant de tenter l'abordage, s'occupaient d'abord de démolir le revêtement d'arbustes épineux auquel ils s'étaient heurtés, la première fois à grands coups de haches, ils le démolissaient, puis, à l'aide de crocs, qu'ils avaient préparés à cet effet, ils l'arrachaient de leur mieux. Les Cœurs-de-Feu et les Têtes-de-Pierre, gênés par le bastingage, avaient grand'peine à les atteindre, et d'ailleurs ils n'avaient guère le temps de recharger leurs armes, de sorte que, bientôt, quelques enragés purent, poussés par leurs camarades, se hisser le long du flanc du bateau ; et

comme il y en avait en quatre ou cinq endroits, les défenseurs avaient fort à faire. Pourtant, à coups de couteaux, de haches, de lances, de pistolets, ils faisaient une besogne terrible ; on ne comptait plus les corps qui s'en allaient à la dérive, et, alentour, l'eau était toute rouge.

Armé de sa hachette, Coucou donnait l'exemple, se multipliant, courant partout où les choses paraissaient se gâter. « Hardi ! criait-il, cognez dessus, c'est pas vos pères ! C'est bien eux qui sont venus nous chercher, pas vrai ? Alors pas d'hésitation, tant pis pour ceux qui se tireront de là avec des jambes, des bras, ou des têtes en moins ! S'agit de leur donner une leçon « pommée », qu'ils n'aient plus envie de s'y frotter avant deux ou trois douzaines de siècles ! » Or, comme il venait « d'aligner » un magistral coup de hachette à un Indien dont la tête s'était montrée au niveau du bordage, une clameur derrière lui, fit tourner la tête, un Kioway, plus agile que les autres, venait de bondir sur le pont, renverser un Cœur-de-Feu d'un coup de massue : d'autres surgissaient qui allaient le suivre. Mais déjà, Arroonah et deux ou trois Cœurs-de-Feu se ruaient, et, en un clin d'œil, l'audacieux eut payé sa témérité de sa vie, et ceux qui le suivaient se virent

rejetés à l'eau. Seulement, pendant ce temps, notre Coucou avait cessé de s'occuper de lui-même ; de sorte qu'au moment précis où le Kioway tombait, il se sentait happé par une main vigoureuse le saisissant par derrière, à laquelle d'autres poignes non moins solides vinrent aussitôt en aide, et, avant qu'il eût rien compris à ce qui lui arrivait, il fut culbuté, basculé par-dessus le bastingage et précipité la tête la première dans la rivière. Trois ou quatre démons rouges paralysaient ses mouvements, l'empêchant de nager, le maintenant sous les flots, et en dépit de ses efforts désespérés, il ne réussit pas à se dégager. Si bien qu'il ne tarda pas à suffoquer, l'eau envahit ses narines, sa bouche, et il perdit connaissance...

Mais il était écrit au livre de la Destinée que ses aventures ne s'arrêteraient pas là, car, au bout d'un temps qu'il ne put naturellement apprécier, il ouvrit les yeux et peu à peu, le sentiment de la réalité lui revint. Il se sentait horriblement oppressé, et il ne respirait que difficilement ; ses membres étaient comme paralysés et à peine distinguait-il ce qui l'entourait ; néanmoins, sa première pensée à peu près lucide fut de se réjouir. « Je crois que je suis vivant, songea-t-il ; oui, décidément, je dois être vivant. Mais quel coup, j'ai bu ! J'ai vu le moment où

j'allais mettre la rivière à sec, tellement j'en absorbais ! Gredins de Kioways, qui aurait cru qu'ils étaient assez malins, avec leur air idiot, pour réussir un coup pareil ? Ça, par exemple, ça manque tout à fait de gaieté : je suis prisonnier, pas d'erreur. Qu'est-ce que tu vas prendre pour ton rhume, pauvre Coucou !... Heureusement que j'ai encore quelques trucs de derrière les fagots en réserve pour les grandes occasions ; ce serait bien malheureux si, dans le tas, je n'arrivais pas à leur en servir un grâce auquel... pstt, au revoir, la compagnie, plus personne... »

Il faut reconnaître que, pour l'instant, ce souhait n'était pas précisément en voie de réalisation. Il n'était pas difficile de reconstituer les faits : ayant reconnu le sachem des Bonnets-Noirs en la personne de Coucou, plusieurs Kioways, parmi les plus hardis, avaient formé le projet de s'emparer de lui : ils y avaient réussi, servis par une circonstance fortuite, puis plongeant pour éviter toute poursuite, ils avaient entraîné leur proie à demi noyée et n'avaient abordé que hors de la vue des Cœurs-de-Feu ; d'ailleurs ceux-ci, pressés de toutes parts, leur attention détournée par l'irruption des assaillants sur le pont, ne s'étaient même pas aperçus de la disparition de leur chef. Les Kioways avaient ensuite pro-

digué leurs soins à ce prisonnier d'importance, c'eût été vraiment désolant qu'il échappât par une mort prématurée au poteau du supplice ! Leurs efforts avaient, du reste, été couronnés de succès, car le Parisien ne s'était pas trompé en s'affirmant qu'il était toujours de ce monde.

Seulement, une terrible certitude s'imposait également à lui : il était prisonnier de ses mortels ennemis, et une voix sinistre, s'élevant tout auprès de lui, ne lui laissa aucune illusion — s'il en avait conservé — sur le sort qui l'attendait : « Ceux de nos guerriers qui sont tombés sous les coups des Bonnets-Noirs crient vengeance, et leurs appels nous parviennent, à nous, leurs fils et leurs frères, car les âmes des guerriers morts au combat ont une voix qui résonne dans celles des vivants ! Cette vengeance, nous la leur donnerons. Que le sache de nos ennemis prépare sa chanson de mort, car bientôt, attaché au poteau du supplice, il pourra à loisir, parmi les tortures, chanter la vaillance de ses ancêtres et la gloire de son peuple. Qu'il regarde autour de lui, et qu'il dise si, désormais, il peut échapper à sa destinée ! »

VIII

Aux mains de l'ennemi.

Ce n'était pas la première fois que Coucou se voyait aux mains d'ennemis dont il savait n'avoir point à attendre de quartier. Mais, cette fois, la situation était particulièrement critique, parce que, de quelque côté qu'il se tournât, aucun secours ne pouvait lui venir, en raison du petit nombre des Cœurs-de-Feu qui avaient dû survivre au combat sur la rivière.

Et puis, il fallait compter avec l'exaspération qu'avait fait naître chez les Kioways le chiffre élevé de leurs pertes. Précisément, au moment où Coucou, porté sur les épaules de quatre robustes guerriers, arrivait au camp que les sauvages avaient établi dans une petite vallée, un cortège lugubre et vraiment impressionnant y faisait également son entrée.

Un fort groupe comprenant bien une centaine de Kioways débouchait, se dégageant des buissons, dans la clairière où Coucou et son escorte venaient d'arriver. Une partie de ces guerriers, deux par deux, portaient sur leurs épaules

des manières de brancards formés de lances réunies par des branches, et sur chacun desquels étaient étendu un corps sans vie ; d'autres soutenaient des blessés dont les tatouages et les peintures disparaissaient sous une couche de boue sanglante ; le reste enfin, épars autour des premiers, chantait à mi-voix une triste mélodie, en dansant ou mimant des scènes guerrières. Et notre Parisien n'eut pas besoin de grands efforts d'intelligence pour deviner que c'étaient là les débris de la troupe qui avait tenté d'enlever le radeau à l'abordage, et qui, ayant été repoussée, regagnait son camp en ramenant ceux de ses morts et de ses blessés qu'elle avait pu repêcher.

À la vue du chef des Cœurs-de-Feu, il y eut un long hurlement de fureur et de menaces, et Coucou comprit très bien que sa vie ne tenait qu'à un fil. « Ils sont rigolos, ces « croquants », murmura-t-il à part lui ; ils sont venus nous attaquer et ils ne sont pas contents parce que nous nous sommes défendus ! Je vous demande un peu s'il ne devrait pas y avoir des règlements de police qui interdisent aux gens d'être aussi bêtes que ça ! » Mais un vieux chef des Kioways prit la parole pour déclarer que la vie du prisonnier appartenait à la nation entière, et qu'il ne devait périr qu'attaché au

poteau du supplice. « Cause toujours, mon vieux, tu m'intéresses, 'grommela le Parisien, mais j'ai comme une idée que ce n'est ni toi ni tes copains qui m'y attacheront, à ce brave poteau des familles ! Peut-être bien que tu le verras avant longtemps ! » Le discours du chef calma ses compatriotes qui se contentèrent désormais de menacer le Parisien de leurs armes et de lui prodiguer leurs insultes, puis les deux cortèges confondus gagnèrent une petite plaine située au nord de l'endroit où le colonel était bloqué et séparée de celui-ci par une série de petits vallonnements qui la protégeaient contre le feu des assiégés. C'était là que les sauvages avaient établi leur quartier général en même temps que le gros de leurs forces, se bornant à détacher les postes chargés de surveiller les blancs et de prévenir toute tentative d'évasion de leur part.

Coucou ne se dissimulait aucunement la gravité de sa situation. Ni ses Cœurs-de-Feu ni le colonel ne pouvaient rien pour le délivrer, et d'ailleurs, il savait bien que les premiers tout au moins ne l'essaieraient peut-être même pas : c'est une règle chez ce peuple en effet, règle très sage et très légitime dans la Prairie, que tout guerrier blessé ou prisonnier ne doit plus compter que sur lui-même, et, sans l'intervention et les ordres formels de

Coucou, il en eût été ainsi après le combat de San-Pedro. Il ne doutait donc pas que ses hommes se bornassent à achever l'exécution du plan qu'il leur avait exposé, c'est-à-dire à rejoindre le colonel et à lui apporter des vivres, après quoi ils agiraient selon les événements. Il était donc logique de ne pas compter sur eux et à mesure qu'il se remettait de sa quasi-noyade, le gamin s'efforçait de mettre sur pied un « truc » propre à le soustraire à sa captivité. Quand on l'eut replacé sur ses jambes l'obligeant à marcher au milieu de la bande menaçante des guerriers renforcés par ceux qui étaient accourus du camp, il cessa de s'intéresser aux faits et gestes de tous ces forcenés pour s'attacher seulement à examiner la disposition des lieux. Il constata ainsi qu'on le conduisait tout au bout du camp, en une sorte d'enclos qui avait dû servir à garder du bétail et où d'ailleurs se trouvaient encore une dizaine de moutons ; l'un des côtés en était formé par une pente presque verticale, de cinq mètres de haut environ, et aboutissant au lit d'un petit torrent qui, à un demi-kilomètre de là allait se jeter dans le Rio-Brazos. Ses gardiens le firent asseoir à terre, puis il y eut entre les chefs un assez long conciliabule, à la suite duquel une vingtaine de guerriers s'installèrent autour

de lui, tandis que d'autres en pareil nombre allaient occuper le cours du torrent pour parer à toute velléité de fuite de ce côté. Alors la horde des autres sauvages s'en fut multipliant les clameurs, les danses, les injures et les grimaces.

« Saprísti, murmura le Parisien, rien que quarante de ces bonshommes en terre cuite pour veiller sur ma précieuse personne ! C'est gentil tout plein une aussi charmante attention, mais dans ma modestie bien connue, de pareilles prévenances me rendent « si tellement confus » que je donnerais bien quatre-vingts ans de la vie de papa Rodriguez pour pouvoir m'y dérober un peu vite. Mais le moyen ? C'est justement le moyen qui n'est pas commode à trouver ! » Pendant les heures qui suivirent, il demeura paisiblement allongé sur l'herbe sous un mauvais toit de branchage le protégeant des ardeurs du soleil, et sans autre distraction que de regarder passer dans les airs, au souffle du vent, les colonnes de fumée provenant de l'incendie des broussailles et buissons ; du reste, tout ce qui pouvait brûler devait être maintenant consumé, et les terrains pierreux des environs de la colline avaient dû suffire à limiter le brasier. Le but poursuivi n'en était pas moins atteint ; cependant assez peu confiant dans l'ingéniosité de ses Bonnets-

Noirs et même de Nino, le gamin n'était pas sans inquiétude sur le parti qu'ils sauraient tirer de son stratagème : mais que pouvait-il ?

Assis à quelques pas de lui, quatre guerriers Kioways, leurs armes à portée de leurs mains, ne le quittaient pas des yeux ; au pied de la rampe à pic, d'autres faisaient les cent pas, le reste se reposait ; tout ce monde, obéissant évidemment à une consigne, gardait un silence complet. Sur le soir, Coucou était à peu près remis de son plongeon involontaire, bien qu'il se sentit encore un peu faible ; aussi accepta-t-il avec satisfaction qu'on lui déliât les mains et qu'on mit à sa portée quelques aliments, tranches de buffle boucané, et indigeste bouillie de maïs ; il y fit honneur ; et comme il finissait ce repas et qu'on venait de le ligoter à nouveau, la grossière porte percée dans la barrière de l'enclos s'ouvrit et quatre Kioways parurent, en qui il reconnut trois chefs de haut rang et un sorcier. Ces personnages vinrent sans mot dire, l'air haineux et triomphant à la fois, s'accroupir autour du gamin toujours couché sur le sol, et le considérèrent un bon moment. Leur colère lui montra que sa comparaison n'était pas du goût des auditeurs : le plus âgé de ceux-ci fit du geste taire ses compagnons, et répliqua lentement : « Si la

terre tout entière, la lune et le soleil étaient changés en territoires de chasse à l'usage des guerriers morts au combat, leurs plaines immenses unies à leurs montagnes ne suffiraient point à recevoir tous les hommes blancs ou rouges tombés sous le fer des Kioways au cours des guerres que ceux-ci ont soutenues. — Mon frère, répliqua Coucou, dit peut-être la vérité, car chacun sait que les hommes de sa tribu ont coutume de n'attaquer leurs adversaires qu'à coup sûr, c'est-à-dire quand ils sont vingt contre un. Ainsi n'ont-ils guère lieu d'être fiers de ces soi-disant triomphes dont ils se vantent si haut. — Que le sachem des Bonnets-Noirs, riposta l'Indien, prenne garde d'user sa langue ; il en aura besoin pour chanter la chanson de guerre de sa tribu quand il sera attaché au poteau du supplice. — Comment ! s'écria le gamin en feignant la plus vive surprise, mon frère croit donc attacher le sachem au poteau ? — Sans doute. — Mon frère ne sait donc pas, continua Coucou décidé à « se payer la tête » de ses interlocuteurs et peut-être obéissant à quelque secret dessein, que le sachem des Bonnets-Noirs a reçu du Grand-Esprit la faculté de voler dans les airs comme les oiseaux, de se glisser dans les herbes comme les serpents sans faire le moindre bruit ? N'a-

t-il point entendu dire que l'Oiseau-Moqueur avait échappé à ses ennemis grâce à ce premier don et que, grâce au second, il avait, avant de s'emparer de San-Pedro, pénétré jusqu'aux feux d'un campement de Kioways sans qu'une seule des sentinelles l'eût signalé? »

Les Indiens se regardèrent d'un air indécis, puis le sorcier dit avec emportement : « L'Oiseau-Moqueur se moque ; on dit dans la Prairie qu'il serait un blanc déguisé en Indien ; je ne sais si cela est vrai, mais même s'il en était ainsi, il ne saurait voler dans les airs, car les hommes blancs, qui pourtant peuvent beaucoup de choses, ne le peuvent pas eux-mêmes. Ceux qui ont raconté pareille folie sont fous, et ceux qui y croient le sont également. — Celui-là est fou, répondit Coucou d'un ton sentencieux, qui affirme ou qui nie sans savoir ce qu'il affirme ou ce qu'il nie. — Eh bien ! s'écria le sorcier en se levant, envole-toi, Cœur-de-Feu, et disparais à nos yeux comme une hirondelle emportée par la brise ! — Ainsi ferai-je affirma froidement le Parisien, quand je penserai que le moment sera venu, et mon frère verra. J'ai dit. »

Il y eut entre les chefs une discussion à voix basse, à laquelle vinrent se mêler plusieurs guerriers ; évidemment, l'assurance de Coucou avait produit une réelle

impression, surtout en raison des bruits que Bill-Bull avait, on le sait, habilement fait répandre dans les tribus, et de la renommée que sa victoire de San-Pedro, jointe à ses aventures antérieures, avait value au jeune sachem des Bonnets-Noirs. Néanmoins, il était clair que les Indiens étaient sceptiques, au fond, et si Coucou avait eu réellement une intention cachée, il dut être déçu en entendant le plus âgé d'entre eux déclarer : « Eh bien ! que l'Oiseau-Moqueur s'enfuie donc, s'il le peut. Ce jour-là, les Kioways reconnaîtront que vraiment le Grand-Esprit l'inspire, et ils se soumettront volontiers à ses ordres. — Non, non, Kioways, répliqua le gamin avec violence, ennemis nous sommes, ennemis nous resterons. Puisque vous vous êtes rangés parmi mes adversaires, la destinée de votre nation s'accomplira. Partez, allez rejoindre les fractions de votre tribu qui habitent bien loin par delà les Montagnes de l'Ouest ; sinon, je vous le dis, malheur sur vous ! Vos villages seront détruits comme si la foudre s'y était mille et mille fois abattue, et les jours ne seront pas assez longs pour que vous puissiez pleurer tous les désastres qui fondront sur vous. » Sur ces bravades, Coucou ferma les yeux et ne desserra plus les dents.

Si le but qu'il poursuivait, évidem-

ment celui d'intimider ses interlocuteurs, était atteint, il n'en put rien deviner, car les sauvages disparurent silencieusement peu après et la nuit se fit. Elle s'écoula tout entière sans alerte, et il faut dire que le gamin l'employa utilement ; il ne fit qu'un somme et le lendemain matin au petit jour, s'éveilla frais et dispos. Ses gardiens étaient à leur poste, tout était calme. A peine avait-il ouvert les yeux depuis dix minutes qu'au loin des clameurs retentirent, aussitôt suivies par des coups de feu répétés ; il y avait combat, c'était clair ; mais il était impossible de deviner qui, des Indiens ou des hommes du colonel, avait pris l'offensive ; et d'autre part, Coucou ne pouvait rien apercevoir de la colline où ceux-ci étaient campés. Pourtant, il se redressa sur les genoux et regarda autour de lui ; plusieurs des Kioways qui l'entouraient partirent au pas de course dans la direction où s'entendait la fusillade, et il ne resta auprès de lui que les quatre sentinelles « de service ». Et à cet instant, le regard du gamin tomba sur un long couteau très affilé que l'un des guerriers avait oublié sur le sol ; vivement, il s'étendit à terre, de façon à le cacher de son corps.

IX

Où Coucou voit la mort de près.

« Diable, songeait le Parisien, ça chauffe ! Un coup de fusil n'attend pas l'autre, qu'on dirait. Qu'est-ce que ça peut-être ? Qui sait si ce n'est pas simplement là une tentative de mes braves Bonnets-Noirs pour « transbahuter » là-haut toutes les provisions que nous avons réunies à l'intention de cet excellent colonel ? Hum ! ne serait-ce pas plutôt un assaut des Indiens ? ... Oh ! et puis, au fond, que ce soit ce que ça voudra, j'imagine qu'ils se débrouilleront bien sans moi. Songeons d'abord à nous tirer d'affaire nous-mêmes. « Force lui fut de reconnaître que, même si, à l'aide du couteau dont il venait de s'emparer il réussissait à couper ses liens, il serait criblé de flèches avant d'avoir parcouru dix mètres ; il resta donc tranquille, et, après un quart d'heure, la fusillade cessa. Mais soudain, voilà qu'un concert terrible de cris et de vociférations qui allait se rapprochant d'instant en instant, éclata de l'autre côté du monticule et quelques minutes plus tard, une horde de guerriers Kio-ways envahissait l'enclos.

Plusieurs d'entre eux étaient blessés et tous portaient sur le visage les marques de la plus atroce fureur ; en un clin d'œil, l'infortuné Coucou fut enlevé par vingt poignes solides, sans qu'il lâchât son arme pressée dans ses mains, et sans que nul la remarquât. Il se vit emporté comme, un paquet hors de l'enclos et dressé contre la palissade, puis un chef fit retentir une sorte de corne dans le but évident d'obtenir le silence, mais ce ne fut pas chose facile. Il y avait là tout près, une centaine d'énergumènes en proie à une rage frénétique, massés en demi-cercle autour du prisonnier ; tous brandissaient leurs armes en poussant de tels cris de mort que l'écume coulait de leurs lèvres. « Pouah ! grommela Coucou, les sales bonshommes, qu'ils sont laids ! En voilà encore un autre règlement qui s'imposerait, de défendre aux gens d'avoir des bobines pareilles ! Ils se croient au concours de grimaces, pour sûr ! Mais qu'est-ce qui leur a pris, comme ça, tout d'un coup ? »

La réponse à cette question ne tarda pas, quand enfin un calme relatif se fut établi, un Kioway tout couvert de bibelots de toutes sortes et d'amulettes et coiffé d'un vieux chapeau de feutre défoncé et enguirlandé de plumes — luxe suprême — prit la parole d'un ton pathétique. « Combien, s'écria-t-il, combien

de nos frères sont déjà tombés sous les coups de ces blancs maudits qui, tel le renard se réfugiant dans son terrier, se sont tapis derrière leurs barrières d'où ils nous criblent à leur aise de leurs balles ! Et comme si ce n'avait pas été assez d'eux, des hommes rouges sont venus les rejoindre, conduits par ce démon inspiré de tous les mauvais génies, qu'on nomme l'Oiseau-Moqueur. Oui, celui-là est l'inspiré de tous les mauvais génies ! Que vos yeux le fixent, ô mes frères ! A peine s'il a atteint l'âge où nos jeunes hommes songent à subir les épreuves des adolescents, et déjà il conduit au combat des guerriers éprouvés, et non seulement au combat, mais encore à la victoire. N'est-il pas clair qu'il jouit de la faveur de toutes les puissances mauvaises pour devancer ainsi les temps de l'âge mûr ? Et que ne dit-on pas de lui ? Qu'il serait un blanc déguisé en homme rouge ? Mais encore une fois, regardez-le, n'a-t-il pas la peau aussi rouge que les autres Cœurs-de-Feu ? Et pourtant, son esprit est celui d'un Visage-Pâle, habile à combiner les ruses, à imaginer les plans les plus compliqués ! Ne prétend-on pas que c'est lui qui a rendu aux Cœurs-de-Feu l'image de leur dieu perdue depuis bien des lunes et bien des soleils, et que c'est en volant comme les aigles à travers les airs qu'il

l'a retrouvé? Sans son intervention, n'aurions-nous pas réduit les assiégés par la famine, alors que maintenant, ils ont des vivres en quantité. Enfin, n'est-ce pas dans le but de le délivrer, que les blancs, unis aux Cœurs-de-Feu et aux Têtes-de-Pierre, ont, tout à l'heure entouré une trentaine de nos guerriers qu'ils ont tués sauf deux qu'ils ont emmenés prisonniers? — Oui, oui, hurlèrent cent voix, c'est l'Oiseau-Moqueur qui est la cause de nos malheurs et de la mort de nos frères. Nous voulons son sang et sa chair ! »

Rien ne peut donner une idée du spectacle qui se déroulait en ce moment devant l'enclos. Les guerriers étaient en proie à une véritable crise de folie sanguinaire, ce n'étaient plus des hommes, mais des fauves. Les pertes terribles qu'ils avaient subies en moins de vingt-quatre heures les animaient d'une rage effroyable et leurs armes tremblaient dans leurs mains convulsives ; il est certain que, s'ils n'avaient pas été retenus par l'espoir de jouir du spectacle des atroces tourments de leur ennemi, celui-ci eût été depuis un bon moment déjà mis à mort. Pâle, mais résolu, les sourcils froncés, se rendant bien compte, que jamais encore il n'avait couru aussi terrible danger, Coucou, les chevilles réunies par une corde, les mains liées derrière le dos et serrant son couteau,

réfléchissait avec une lucidité incroyable. A un certain moment il se retourna à demi pour regarder derrière lui, rapidement, puis il fit de nouveau face à ses ennemis : c'était la minute où le chef achevait son discours, où les Kioways lui répondaient par leurs clameurs de déments.

« Attachez-le, vociféra le chef, que nous le voyions se tordre dans les souffrances et que nous entendions son chant de mort ! »

Deux guerriers s'élancèrent. Il est d'usage que le prisonnier torturé soit attaché au lugubre poteau par des liens un peu lâches qui, tout en l'empêchant de fuir, lui permettent de se débattre : ainsi peut-on mieux savourer le spectacle de ses efforts pour échapper aux bourreaux, lorsqu'enfin la douleur a eu raison de sa force d'âme. Aussi les deux guerriers tranchèrent-ils, aussitôt, les cordes qui entravaient l'infortuné gamin, pour aussitôt le ligoter à nouveau. Mais alors il se passa quelque chose de si inattendu que, pendant deux secondes, il se fit un silence complet, silence de stupeur et d'incompréhension. Au moment précis où ses premiers liens tombaient et avant qu'on lui en eût passé d'autres, Coucou, d'un mouvement plus rapide que l'éclair ramenait en avant sa main droite armée du

couteau ; l'un des guerriers s'effondra en râlant, le cou traversé de part en part, l'autre roula à terre frappé en pleine poitrine. Celui-ci n'était pas encore tombé que, d'un saut de côté, le Parisien atteignait un endroit où il avait remarqué que les pieux composant la palissade étaient un peu écartés, se glissait dans leur intervalle, traversait l'enclos en deux bonds, et prenant son élan en gymnaste consommé sautait dans le lit du petit torrent...

Décrire la ruée des sauvages lorsqu'ils furent revenus de leur ahurissement est chose impossible. Par une impulsion naturelle, la plupart s'élancèrent du côté où Coucou venait de disparaître, et, se bousculant, se renversant pour se faufiler ou escalader, ils perdirent là quelques instants ; comme la porte avait été fermée pour empêcher les moutons de se sauver, ceux qui s'y dirigèrent, se gênant également les uns les autres, mirent quelques instants à l'ouvrir, de sorte que l'on peut admettre que le fugitif avait bien neuf ou dix secondes d'avance. Mais qu'est-ce que neuf ou dix secondes ! La meute frénétique le rejoindrait forcément, et puis, les Indiens n'avaient-ils pas tous un arc et des flèches?...

Coucou filait comme un zèbre. Après s'être rudement étalé le nez sur les cailloux du torrent, il s'était relevé aussitôt

et s'efforçait de gagner la rivière. Derrière lui, ses ennemis vociférants, écumants, de plus en plus fous, avaient sauté, eux aussi, et c'était une course, échevelée dans l'espèce de couloir formé par le lit du cours d'eau, heureusement, celui-ci décrivait des courbes assez brusques, empêchant ainsi que les poursuivants pussent décocher leurs traits au poursuivi. Il faut bien dire pourtant que celui-ci, trop jeune, soumis depuis des mois à des fatigues au-dessus de son âge, n'était pas de force à lutter de vitesse contre ses adversaires ; déjà, les plus agiles gagnaient du terrain sur lui, mais la rivière était proche. D'un saut, sans regarder à droite ni à gauche, il s'y jeta et plongea.

Qu'espérait-il ? Dans l'eau comme sur la terre ferme, ses ennemis le suivraient et, plus robustes, ne pouvaient manquer de le rejoindre. Mais Coucou n'avait pas les choix : mourir pour mourir, ne valait-il pas mieux succomber en tentant tout au moins un suprême effort que de se laisser tirer comme un mouton ? Après avoir parcouru quelques mètres sous l'eau, il émergea pour respirer, et tournant la tête regarda derrière lui : vingt flèches, décochées de la rive, vinrent cingler la surface liquide et l'une d'elles, ricochant, l'atteignit, peu profondément d'ailleurs, à la joue gauche. Mais là n'était pas le plus

redoutable péril : une quinzaine d'Indiens avaient sauté à l'eau derrière lui et à grandes brassées, s'épuisaient en efforts surhumains pour l'atteindre ; il y en avait un dont, en un éclair, il distingua les traits hideux et féroces qui n'était plus qu'à quinze mètres de lui à peine. Un désespoir immense l'envahit...

Or, comme il se remettait à nager, un cri horrible le glaça : il se détourna à nouveau, mais, à la place où la seconde d'avant nageait le Kioway, il ne vit plus rien et, parmi ceux qui venaient derrière, il constata un désarroi inexplicable, une fuite éperdue vers la rive. Comme, n'osant encore se réjouir, il cherchait à comprendre, il aperçut à quelques mètres de lui quelque chose de long, de sinueux, de noirâtre, qui, un peu au-dessous de la surface, se dirigeait vers lui, et son sang se glaça : c'était un caïman, un de ces formidables et sanguinaires crocodiles qui peuplent là-bas les cours d'eaux !

Il sut plus tard que cette partie du Rio-Brazos n'était pas d'ordinaire fréquentée par les sauriens ; celui auquel il allait avoir à faire face devait s'être égaré à la poursuite d'une proie. La situation n'en était pas moins tragique. Encore cinq secondes, et le monstre allait l'atteindre ; déjà sa gueule énorme et puante s'ouvrait pour se refermer sur cette nouvelle proie.

Le gamin fit appel à tout son sang-froid, comme la bête n'était plus qu'à un mètre, il plongea avec une célérité que décuplait l'atrocité du danger, et de toutes ses forces enfonça son couteau dans le ventre du caïman, sa seule partie vulnérable. Puis, sans réfléchir, sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, il redoubla deux fois, trois fois, cinq fois : peine inutile ; par un hasard providentiel, la longue et robuste lame avait du premier coup atteint le cœur, et le saurien se débattait dans les convulsions de l'agonie ; en cinq brasses Coucou se mit hors de portée de sa redoutable queue, et de toute sa vigueur, nagea vers la rive opposée à celle où se tenaient les Kioways ; il l'atteignit sans encombre et, fonçant parmi les roseaux, escalada l'escarpement qui la marquait, puis il prit à toute allure sa course dans la Prairie qui s'étendait devant lui.

Était-il hors de péril ? Hélas non ! Un instant éperdus, les Kioways n'avaient pas tardé à se reprendre. Déjà, au moment même où notre Coucou frappait le monstre à mort, plusieurs d'entre eux, revenant de leur effroi, nageaient vers le caïman ; lorsque le gamin eut mis celui-ci à mal, le passage étant libre, ils se lancèrent sur les traces du fugitif et parvinrent à la rive quelques secondes seulement après lui ; à

peine avait-il cinquante mètres d'avance. Certes il leur eût été loisible de l'abattre à coups de flèches, mais complètement persuadés qu'il ne pouvait matériellement pas leur échapper, et plus que jamais désireux de le prendre vivant pour l'attacher au poteau, ils ne songeaient même pas à recourir à leurs armes. Sur les traces de leur future victime, ils gagnèrent ainsi le pied d'une petite colline assez escarpée dont il avait déjà dépassé le sommet, lequel par conséquent l'avait, durant quelques instants, soustrait à leurs regards. Et quand enfin, ils arrivèrent en haut, un indicible cri de rage, de fureur et de déception leur échappa...

X

Le « Matadi ».

Ce n'était pas à l'aventure que Coucou avait dirigé sa course du côté de cette éminence, mais bien guidé par un espoir qui, si faible qu'il fût, valait qu'il essayât de s'y raccrocher. Au moment même où il avait achevé d'escalader la rive, il avait aperçu plusieurs animaux en quoi il avait aussitôt reconnu des chevaux sauvages, au pied de cette même colline. Au bruit, les superbes bêtes en quelques foulées,

avaient gagné le point culminant et disparu de l'autre côté. « Si elles ne sont pas allées bien loin, avait pensé le gamin toujours lucide et résolu, il y a peut-être du bon. Cavalons, hop, c'est le dernier effort. Si je ne réussis pas, je m'enfonce mon couteau dans la poitrine plutôt que de tomber vivant aux mains des Kioways... » Haletant, alourdi par l'eau qui trempait ses vêtements, mais se raidissant de toute son énergie, il atteignit enfin le sommet de la colline, et tout en « cavalant », il avait déroulé le lasso qui lui tenait lieu de ceinture et que les Kioways ne lui avaient pas enlevé, parce qu'ils estimaient avec vraisemblance qu'il ne pourrait lui être d'aucune utilité. Or, que vit-il dès que sa tête eut dépassé le niveau des buissons tapissant la cime du monticule ? A cent mètres, le troupeau des chevaux sauvages broutant paisiblement. Ils étaient bien une cinquantaine ; et tout près de lui, à moins de vingt mètres, un magnifique étalon, évidemment préposé au rôle de sentinelle, piaffait en humant l'air de tous côtés avec inquiétude.

Raser le sol, se glisser dans les hautes herbes, gagner ainsi quelques mètres, ce fut pour l'intrépide petit Parisien l'affaire de peu de secondes ; et soudain sa terrible lanière de cuir s'envola et, en sifflant,

vint, avec une précision mathématique, s'abattre sur le cou de la splendide bête. Surprise, elle hésita un inappréciable instant, puis se rua en avant ; le choc fut si violent que Coucou se vit renversé sur le sol, mais il avait eu soin d'enrouler le lasso autour de son poignet et il en fut quitte pour être traîné durant une dizaine de mètres. Mais la secousse avait resserré le nœud coulant sur le cou de l'animal, qui, étranglé, cherchant en vain sa respiration, chancela et tomba. En un clin d'œil, le sachem des Bonnets-Noirs fut sur lui, d'une main se cramponnant à sa crinière, de l'autre tranchant le nœud coulant à l'aide de son couteau. L'étalon, le souffle lui revenant, se releva, frémit un instant sur ses jarrets d'acier, puis avec un hennissement joyeux, partit à fond de train du côté de son troupeau. Mais il ne partait pas seul, puisque sur son dos musculeux, il emportait un cavalier agrippé des genoux, des mollets, des talons, des poings...

Et voilà donc ce qui avait arraché aux Kioways ces furieuses exclamations de désespoir, le cheval venait de s'ébranler à la seconde même où ils parvenaient au sommet de la colline, et avant qu'ils eussent seulement encoché leurs flèches, il était hors de portée, comme leurs propres montures étaient au camp, de l'autre côté

de la rivière, le découragement les envahissait, en même temps qu'une sorte d'effroi irraisonné et mystique. « L'Oiseau-Moqueur, avait dit leur chef, est un démon que favorisent les mauvais génies... » N'avait-il pas eu raison, ce chef, de parler de la sorte? L'audace inouïe dont cet enfant venait de faire preuve, la chance qui l'avait favorisé, la hardiesse et la sûreté de ses moindres actes, tout cela ne témoignait-il pas qu'il n'était point de la même essence que les autres hommes? Humiliés, inquiets, se sentant décidément vaincus, ils reprirent, la tête basse, en silence le chemin de leur campement...

Et notre vaillant Coucou? Eh bien! notre vaillant Coucou s'offrait pour l'instant, ainsi qu'il se le disait à lui-même « une balade qui n'était pas dans un pot de moutarde ». Au hennissement de l'étalon tout le troupeau avait levé la tête, et au trot s'était porté vers son chef et protecteur. Celui-ci, piqué à la croupe par la pointe du couteau de son cavalier, affolé par ce fardeau inaccoutumé qui pesait sur ses reins, passa comme une trombe et tout le reste le suivit. C'était comme un ouragan qui écrasait les buissons, courbait ou brisait les arbustes, s'ouvrait un chemin dans les hautes herbes comme la proue d'un navire dans les flots, avançant à une vitesse fantastique. Et Coucou

songeait : « Où je vais comme ça, je n'en ai pas la moindre idée, mais ça vaudra toujours mieux que leur poteau ! Sont-ils enragés, ces Kioways, tout de même ! Quels sales bonshommes, vrai ! C'est que ce n'était pas du tout une « zwance », comme disait ce brave Belge de naturaliste, c'était pour tout de bon !... Heureusement que j'ai la tête et la cervelle solides, moi, et que pour m'« épater » il en faut plus qu'une centaine de bonshommes déguisés en « carnavals » qui prétendent me chiper mon scalp et m'écorcher vif comme une anguille. C'est égal, sans cet excellent caïman, ce non moins charmant carasson » sauvage ensuite, ça menaçait de mal tourner pour ma bobine... Mais qu'est-ce que j'ai donc ? On dirait que la tête me tourne, que le cœur me manque... »

Un malaise étrange, et tel qu'il n'en avait encore jamais ressenti l'envahissait en effet. C'était comme des étourdissements brefs et presque ininterrompus, en même temps qu'une pénible sensation d'étouffement, puis encore une douloureuse contraction des muscles des mâchoires. Il se courba de façon à appuyer son front sur le cou du cheval, et demeura ainsi quelques minutes, raidissant toute sa volonté pour dompter le mal. Mais celui-ci était le plus fort, et tout à coup le

gamin se penchant encore mordit à pleine bouche la chair de sa monture ; sous la douleur, celle-ci se cabra en hennissant, et brusquement, l'infortuné Parisien perdit l'équilibre. Il eut l'instinct de se cramponner à la crinière, ce qui lui évita un choc trop violent, mais il n'en roula pas moins sur le sol. Le reste du troupeau distancé par l'allure folle de l'étalon et resté en arrière arrivait, mais par un reste de lucidité, le cavalier désarçonné se relevant vivement, courut se mettre à l'abri derrière le tronc d'un gros arbre qui se dressait à quatre ou cinq mètres, et il demeura là, chancelant, se soutenant à peine, torturé par une horrible angoisse, tous ses muscles secoués de spasmes incessants. Alors, la lumière se fit dans son cerveau : « Le matadi ! La flèche qui m'a blessé à la joue était empoisonnée ! » Et à peine eut-il achevé cette terrible constatation, que, emporté par un irrésistible et involontaire élan, il se ruait sur un arbuste tout proche et se mettait à en déchirer la tige à belles dents...

Les heures qui suivirent sont toujours restées comme un « trou » dans la mémoire de l'intrépide et infortuné gamin. A partir du moment où la crise fut nettement déclarée, tout sentiment s'abolit en lui, il ne fut plus qu'une bête enragée lâchée à travers la Prairie, et, à dire vrai,

non pas même une bête, parce que l'animal a, du moins on a le droit de le croire, une certaine conscience de ce qui l'entoure et de ce qui lui advient, tandis que Coucou, lui, n'avait conscience de rien. Écumant, les yeux hors des orbites, la démarche saccadée, tantôt courant à une vitesse invraisemblable, tantôt ayant peine à avancer, il galopait au hasard dans la plaine et par les collines, s'arrêtant à chaque instant pour satisfaire cette irrésistible envie de mordre qui est la conséquence la plus nette de l'ingestion du poison. Si l'on ne savait qu'en pareille circonstance, le corps acquiert une souplesse, les muscles une puissance et les sens une finesse incroyables, on serait tenté de se demander comment, errant ainsi à l'aventure sans souci des ravins, des rochers, des crevasses, des ruisseaux, il ne se tua point vingt fois. Toujours est-il qu'après un temps que, plus tard, il évalua à deux jours pleins, et durant lequel toute conscience fut à peu près abolie, il reprit, enfin, un peu connaissance : c'était le moment où les effets du « matadi » commençaient à s'affaiblir. Avec un immense étonnement, ne se rappelant point comment il était venu là, il s' « éveilla » de ce cauchemar, affreux pour se voir au pied d'un buisson, dans une vallée qui lui était inconnue,

et où coulait doucement un assez large ruisseau. Une lassitude douloureuse courbaturait ses membres, sa tête pesante lui semblait près d'éclater, et les objets dansaient devant ses yeux comme au sortir d'un évanouissement. Ce fut en vain qu'il essaya de se tenir debout, ses jambes refusaient de le porter.

« Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là ? » bégaya-t-il faiblement. Parole on jurerait que je relève d'une de ces « ribotes » qui font époque dans la mémoire d'un homme, et même d'un peuple. Mais pour sûr, ce n'est pas cela... Voyons, voyons, je ne vais tout de même pas devenir « maboul »... Qu'est-ce que je fais ici ! Et d'abord où suis-je ? » Mais toutes ces questions le fatiguaient et il s'assoupit à nouveau, il dormit ainsi pendant deux ou trois heures et lorsqu'il ouvrit à nouveau les yeux, il se sentait un peu mieux ; la mémoire lui revint peu à peu, et il eut un petit frisson au souvenir des instants qu'il venait de vivre. « Le plus étonnant, grommela-t-il, c'est que je sois encore vivant et entier, car je ne pense rien avoir de cassé. Oh ! les Kioways, je les retiens, par exemple ! Il faudra qu'ils me paient ça et qu'ils y mettent le prix, eux et leur digne patron Rodriguez. Mais patience ! On se retrouvera, nous tous ! Je vous demande un peu si ce n'est pas

une indignité de s'amuser à rendre les gens enragés parce qu'on n'est pas assez malin pour les garder quand on les tient... si c'est des façons d'individus bien élevés... Qu'on s'envoie des coups de fusil, de hache, de lance, de poignard et de toutes sortes d'autres choses, très bien, ça distrait et ça entretient l'amitié, mais des procédés pareils, il y a de quoi vous dégoûter ! »

Tout en parlant, il s'approchait de la rivière, et se penchant sur l'eau limpide, y contempla sa propre image sommairement reflétés : il était hideux, le visage couvert d'éraflures, de sang et de poussière mélangés, sans coiffure, les vêtements en lambeaux, les mocassins déchirés ; de plus, il portait à la main gauche une morsure assez profonde d'où il conclut qu'il avait dû « se prendre aux cheveux avec une bête » à moins pourtant qu'il ne se fût mordu lui-même. Cette constatation mit le comble à son ressentiment, et tout en menaçant à mi-voix ses ennemis des pires représailles, il fit un semblant de toilette, mais il se sentait si faible qu'il n'osa pas se baigner, de peur de ne point réussir ensuite à se tirer de l'eau. « Pas étonnant, murmura-t-il, j'ai la dent ! » Et quelle dent ! De quoi « faire la pige » à un escadron de défenses d'éléphants ! Or, qu'est-ce qu'on fait en pareil

cas. On mange, c'est clair. Oui, mais à la condition d'avoir quelque chose à se fourrer entre les molaires, et moi je n'ai rien, rien, pas même une patate ou un navet cru, pas même un unique petit pois... »

Comprenant qu'avant longtemps, il serait incapable de tout mouvement, il réunit toute son énergie, et se fabriqua à la mode indienne une ligne très rudimentaire avec une liane, un hameçon avec des épines, un appât avec un insecte trouvé dans les herbes, et, somnolent, épuisé, tenta la chance : celle-ci le favorisa une fois de plus, deux poissons de la taille d'une perche chacun mordirent l'un après l'autre. « Ils sont gentils, les habitants des humides séjours, dans ce pays, marmotta-t-il ; ce n'est pas à Nogent ou à Bougival qu'on aurait pris seulement le quart d'un goujon au moyen d'un pareil engin ; c'est vrai que là-bas, à force d'être tourmentés, ils deviennent plus malins... » Il eut encore la force de s'allumer du feu à l'aide de deux silex, d'un peu de mousse sèche et de menues branches, et y fit sommairement cuire ses deux poissons qu'il dévora jusqu'à la dernière miette. Mais ce repas, au lieu de le ranimer ne fit qu'augmenter sa torpeur : c'était la période de prostration qui suit toujours la crise. Il ne put que se lever, se diriger en chancelant vers un épais

buisson au plus touffu, duquel il s'enfonça et se laissa tomber ; il murmura encore. « ... Voudrais bien savoir où je suis... où sont les copains... colonel Machin... sais pas où aller... perdu dans la Prairie... pauvre vieux Coucou, va... » Puis, il s'endormit comme une masse.

XI

Une rencontre.

L'exceptionnel ressort dont la nature avait doué notre Parisien et à quoi d'ailleurs il devait d'être sorti vivant de toutes ses péripéties, allait encore lui permettre de triompher de ces nouvelles épreuves. Quand il s'éveilla définitivement, après un nombre d'heures de sommeil qui devait certes être considérable, il ne se sentait sans doute pas très vaillant, mais du moins lui semblait-il que, pour peu qu'un bon repas vînt lui rendre ses forces, il serait en état de reprendre le cours de ses aventures. Ayant ouvert les yeux, il constata qu'il faisait nuit et se détira : « Bon sang, grommela-t-il, quelle drôle d'histoire qui vient de m'arriver là ! Ce qu'elle a failli mal tourner, c'est un rêve ! Avec ça que, de plus, elle est venue mettre un tas de bâtons dans mes roues. Qui

pourrait dire où j'ai cavale pendant tout le temps que j'ai été enragé, et de quel côté je dois me diriger pour retrouver les camarades? Pourvu qu'ils n'aient pas fait de blagues pendant que je n'étais pas là! Sale affaire décidément! » Il se souleva sur un coude, décidé à se mettre à la recherche de quelques racines qui apaisassent sa faim, en attendant que le jour lui permît de se livrer à la pêche. C'est à ce moment qu'il fit une constatation réellement ahurissante.

Une corde de « piassaba », fine, souple et d'une solidité à toute épreuve était enroulée autour de son corps, au niveau de la taille, de façon à ne point gêner la respiration, mais à l'empêcher de se dégager; et, en tâtonnant, il s'aperçut que les deux extrémités en étaient assujetties à des arbustes tout proches et assez solides pour défier ses efforts. En un mot, il était à nouveau prisonnier, seulement ceux qui s'étaient emparés de lui durant sa torpeur sans qu'il s'en aperçût, l'avaient traité avec trop de ménagements, pour qu'il pût penser être retombé aux mains des Kioways. « Celle-là, fit-il à mi-voix, est encore plus raide que tout le reste. Alors, quand c'est fini, ça recommence? Et de plus en plus fort, peut-être? Non, vrai, les aventures, j'aime ça, c'est entendu, mais tout de même il ne faudrait

pas exagérer... » Tout en parlant, il s'était retourné du côté de la rivière et alors, il aperçut à travers le feuillage de son buisson la vague lueur d'un feu. Presque aussitôt quelqu'un s'approcha disant en anglais avec un fort accent yankee. « On a remué là dedans, je crois? Est-ce que le petit démon rouge se serait décidé à se réveiller? » L'instant d'après, Coucou distinguait deux silhouettes humaines et les branches ayant été violemment écartées, il se trouva en présence de deux individus — des blancs — dont l'un s'écria : « Enfin, il est ressuscité ! Ce n'est pas malheureux. Tenez-le par le bras, John, afin qu'il ne se sauve pas, nous allons le conduire auprès du feu et Rupert, qui parle la langue de ces sauvages, l'interrogea. »

Se sauver, Coucou n'y songeait guère, parce que, bien que ranimé, la fatigue et la faim l'avaient trop affaibli pour qu'il pût espérer lutter de vitesse. Il se laissa donc docilement débarrasser de ses liens et guider vers le foyer. Outre ses deux guides, il y avait là six hommes allongés autour du brasier. Deux ou trois autres devaient faire sentinelle aux environs, car on entendait un bruit de pas. Son apparition fut accueillie avec des exclamations de curiosité qu'une voix autoritaire fit cesser. « La paix ! dit-elle sèche-

ment. Il faut savoir ce que c'est que cet Indien, vous vous ébaubirez après. Rupert, à toi la parole, tu traduiras ensuite ce qu'il te répondra.» A la lueur du feu, Coucou examina ces hommes ; aucun ne lui était connu ; ils avaient tous des figures patibulaires, mais singulièrement énergiques, hardies, et même intelligentes, tous, sauf celui qui venait de s'exprimer en chef. A l'inverse de ses compagnons, tous pourvus de barbes hirsutes, celui-ci était, luxe rare dans la Prairie, soigneusement rasé, ne conservant qu'une fine moustache noire ; son visage régulier, fin, aristocratique même, s'éclairait de deux yeux superbes et expressifs, et une lourde forêt de cheveux bruns bouclés couronnait sa belle tête fière ; ses extrémités étaient fines, ses mains soignées, et son élégant costume de cheval, mi « cow-boy » mi-mexicain, dénotait un singulier souci de sa tenue extérieure.

Coucou jugea inutile de feindre, aussi avant que le sieur Rupert interpellé eût ouvert la bouche, entama-t-il lui-même la conversation en son anglais un peu fantaisiste. « Il est inutile, dit-il avec la gravité d'un Indien pur sang, que trois bouches parlent quand deux suffisent ; que mon frère au visage pâle m'interroge je lui répondrai. — Diable ! s'exclama le chef au milieu du murmure d'étonne-

ment de ses hommes, tu es bien instruit pour un Peau-Rouge. Qui es-tu? — Mon frère l'a dit : un Peau-Rouge. — De quelle tribu? Tu ne portes guère le costume habituel de tes congénères... bien que le tien soit en assez mauvais état. — Mon frère a-t-il parfois entendu parler des Cœurs-de-Feu? — Les Cœurs-de-Feu? Certes, une tribu demi civilisée et qui passe pour être composée de gaillards. Alors tu es un Cœur-de-Feu? — Oui. — Qu'est-ce que cela? continua l'homme en désignant du doigt le bracelet d'or que Coucou portait au poignet. Il n'y a que les sachems, m'a-t-on dit, qui aient droit à pareil insigne. A ton âge, tu n'es pourtant pas encore chef suprême d'une tribu, j'imagine. »

Tous se mirent à rire, sauf le Parisien qui réfléchissait. Il lui paraissait certain qu'il était complètement inconnu à tous ces gens, et que, de plus, ils n'étaient pas très au courant des événements qui se déroulaient actuellement dans la Prairie ; il y avait donc gros à parier qu'ils n'étaient pas des affiliés de don Rodriguez, seulement, ils pouvaient appartenir au personnel de quelque planteur allié de celui-ci et mobilisé pour la fameuse expédition aux mines d'argent ; c'est ce qu'il importait de savoir, et pour cela, Coucou se résolut à porter un coup droit. « Que mon

frère, dit-il froidement, interroge don Rodriguez Sancha ; peut-être ainsi saura-t-il ce qu'il veut savoir.

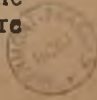
— Don Sancha ? Connais pas ; j'ai bien entendu parler de lui, certes, comme d'une fripouille finie, mais c'est tout. — Il a l'air sincère, pensa le gamin ; allons, ça se passera peut-être sans douleur ; pourtant attendons encore avant de lui dire toute la vérité... Mon frère, reprit-il tout haut, n'a jamais vu les Cœurs-de-Feu, sans quoi il saurait que chez eux tout guerrier est autorisé à porter des ornements de ce genre. L'Oiseau-Moqueur n'est qu'un simple guerrier, et non un sachem. — Bon, je m'en doutais. Et que faisais-tu dans la Prairie ? D'où vient que tu n'as pas de coiffure, que tes vêtements sont déchirés, tes membres saignants et lacérés ? Comment avons-nous pu nous approcher de toi et t'attacher sans te tirer de ton sommeil ? — Ma tribu, répliqua le gamin avec calme, a déterré la hache de guerre contre les Kioways ; l'Oiseau-Moqueur a été fait prisonnier par ceux-ci, mais il a réussi à leur échapper, non sans être blessé par leurs flèches ; il a couru droit devant lui à travers les buissons et les ronces, tant que ses jambes ont pu le porter. Enfin, il est tombé, et la fatigue de son corps avait tellement engourdi son esprit qu'il ne s'est aperçu de rien. »

Le récit était en somme plausible ; l'homme remarqua seulement qu'il ignorait l'existence de l'état de guerre entre Cœurs-de-Feu et Kioways. « Tu as faim et soif, sans doute ? continua-t-il. — Oui. » Il jeta un ordre et l'instant d'après, un repas grossier mais abondant, accompagné d'une cruche d'eau limpide fut mis à la disposition du pseudo-Indien qui y fit honneur avec un entrain dont ses hôtes se réjouirent fort. Il dut ensuite subir un nouvel interrogatoire au sujet de sa connaissance de l'anglais, des conditions d'existence de sa tribu, et de bien d'autres choses, mais avec son ordinaire présence d'esprit, il répondit à tout de façon satisfaisante ; enfin, on le laissa en paix, et impassible, indifférent en apparence à tout, il s'accroupit devant le feu, non sans écouter attentivement tout ce qui se disait autour de lui. Par malheur, le chef, engagé dans une grande conversation avec un de ses affidés, s'exprimait en une langue totalement inconnue et les autres dormaient ou ne parlaient que de choses sans intérêt.

Après une demi-heure passée ainsi, l'homme brun exhiba un large et beau portefeuille d'où il tira des papiers qu'avec son compagnon il se mit à examiner avec attention. Et soudain Coucou dressa l'oreille, parce qu'il venait d'entendre,

plusieurs fois répété un nom qui ne lui était pas ignoré. Eliphas Durckham. Il lui suffit de fouiller dans sa mémoire pour se souvenir qu'il l'avait lu sur l'un des papiers trouvés, en compagnie d'Arroonah dans le souterrain du « Trésor des Toltèques », lors de ses démêlés avec le sieur Garcia Nunez. Le susdit Durckham y était désigné aux Atkins comme un voleur qu'ils ne devaient point épargner. « Comme on se retrouve ! pensa le gamin. Voilà que je suis presque en pays de connaissance, maintenant ! Dommage que je ne puisse pas comprendre ce qu'ils jabotent là... Et puis au fond, qu'est-ce que cela me fait ? J'aimerais mieux savoir où je suis d'abord, ensuite me procurer un bon cheval et une sérieuse carabine, ce me serait plus utile. »

Il en était là de ses réflexions, quand il s'entendit interpellé. « Jeune homme rouge, lui demandait le chef, connais-tu bien la Prairie ? — Qui peut se vanter de bien connaître la Prairie ? répliqua prudemment le gamin. Dix vies humaines ne suffiraient pas à la parcourir toute entière. — Tu exagères, mais je t'accorde qu'elle est vaste en effet. Saurais-tu d'ici, nous mener à l'hacienda qu'habite d'ordinaire l'homme dont tu parlais tout à l'heure, don Rodriguez ? — Non, je ne le pourrais. L'Oiseau-Moqueur va dire



la vérité : il est allé deux fois à l'hacienda, mais il ne sait pas où il se trouve actuellement ; il lui est donc impossible de servir de guide aux hommes blancs, puisqu'il ne saurait se conduire lui-même. — Connais-tu la vallée de Pilcomayos ? Nous en sommes à trois jours de marche, juste du côté où le soleil se lève. » Le Parisien tressaillit ; ce renseignement ne manquait pas d'intérêt, mais il l'effrayait en même temps, quatre jours — à cheval évidemment, car on ne voyage guère à pied dans la Prairie — cela en représentait au moins le double pour un homme dépourvu de monture, huit jours avant de retrouver ses Bonnets-Noirs, et encore, à supposer que ses hôtes consentissent à le laisser partir ! Il est vrai que, sans doute, les détachements qu'il avait envoyés de divers côtés étaient plus proches, mais aussi ne fallait-il pas craindre de tomber aux mains des Kio-ways en se dirigeant vers eux ?

« L'Oiseau-Moqueur voit la vallée de Pilcomayos, répliqua-t-il enfin. — Eh bien ! reprit l'homme, sachant cela, un Indien doit pouvoir se diriger. Pour ma part, j'avoue que je suis totalement perdu dans ce pays de malheur. » Il prononça encore quelques mots dans la langue inconnue, trois de ses acolytes se levèrent, puis comme Coucou, sans méfiance, les regar-

dait, à un signal, ils se jetèrent tous ensemble sur lui, le terrassèrent et, vivement, lui passèrent autour du cou une corde qu'ils lièrent de façon que tout mouvement brusque lui fût interdit bien qu'il conservât la liberté de ses membres, et dont l'autre extrémité fut enroulée autour du tronc d'un sapin. Alors, souriant, le chef entama un petit discours.

XII

Pedro-le-Tueur-d'Hommes.

« Je n'ai pas, dit-il, l'habitude de faire des compliments aux gens, mais cela ne m'empêchera pas de déclarer que, pour un sauvage, tu es certainement un garçon intelligent. Je ne doute donc pas de la réponse que tu feras à la question suivante : que préfères-tu, d'une balle de vingt à la livre dans la tête, ou de ta liberté avec les moyens de regagner les territoires de ta tribu ? » Fidèle à son rôle, Coucou ne répondit qu'après une longue méditation, sur ces paroles peu compromettantes : « Mon frère à la peau blanche parle comme siffle le merle des forêts, sans que nul, à part lui, comprenne ce qu'il dit. — Je vais donc tâcher d'être plus clair. Pourquoi mes hommes et moi

sommes ici, cela ne te regarde pas, du moins faut-il que tu saches que nous venons de loin, bien au delà de ces montagnes, du côté où le soleil se couche, en un mot d'un pays que les Langues-Fourchues, comme vous dites (Américains des États-Unis) nomment Colorado, sur les limites de la Californie. Donc nous ne connaissons pas le Texas, et comme d'une part nous n'y avons nulle relation, et d'autre part, grâce à l'incurie des Mexicains, il n'en existe à peu près aucune carte utilisable... mais j'oublie que tu ne sais pas ce que c'est qu'une carte... bref, nous avons fini par nous égarer. Or, pour des raisons connues de nous, nous voulons gagner les environs de l'hacienda de don Rodriguez ; à nous seuls, j'ai bien peur que nous y employions encore longtemps à errer dans votre damnée Prairie. Mais cette hacienda, tu la connais, cette Prairie, tu l'as, malgré ton jeune âge, certainement explorée, et puis, n'as-tu pas l'admirable flair, l'incroyable instinct des hommes de ta race?... Voici donc non pas ma proposition, mais ma résolution : tu vas nous conduire dans la direction de l'hacienda, lorsque nous n'en serons plus guère qu'à deux jours environ de marche, tu nous préviendras et alors, nous verrons, je te dirai ce qu'il te restera à faire. Si tu nous sers et nous conduis bien, nous te

donnerons un bon cheval, une carabine, des munitions, et tu seras libre ; si tu refuses de nous guider ou si tu nous égares, une balle dans le crâne. Voilà. »

Tout en écoutant attentivement, Coucou réfléchissait et de multiples rapprochements se faisaient dans son esprit, le nom d'Eliphas Durckham ayant commencé de le mettre sur la voie de ce qu'il pensait être la réalité. En toute autre circonstance, il aurait cherché à percer le mystère qu'il devinait, mais pour l'instant, il avait trop de préoccupations pour songer à autre chose qu'à retrouver la liberté de ses mouvements ; il craignait surtout que, le jugeant mort, ses Bonnets-Noirs n'abandonnassent la lutte, ou au contraire, l'engageant dans de mauvaises conditions, courussent à un désastre. L'important, c'était donc d'abord de se libérer de toute entrave, et pour cela, quel autre moyen que de feindre la soumission, quitte à profiter de la première occasion pour brûler la politesse aux gêneurs ?

« Mon frère blanc, cette fois, répliquait-il gravement, a parlé un langage que l'Oiseau-Moqueur comprend. — Et que décides-tu ? — Haugh ! Il sera fait comme mon frère le veut, puisqu'il est le plus fort. L'Oiseau-Moqueur essaiera de le conduire où il désire aller, après quoi mon frère paiera l'Oiseau-Moqueur. J'ai dit.

— Très bien, jeune guerrier, approuva l'autre avec satisfaction. Et maintenant, prends garde, on ne se joue pas impunément de moi. Tu m'as l'air plus avisé et mieux renseigné que la plupart de tes frères rouges : le nom de Pedro Suarez, qu'on appelle plus souvent Pedro-le-Tueur-d'Hommes est-il venu jusqu'à toi ? — Oui, répondit froidement Coucou. — Eh bien ! regarde, c'est moi ! » Et, redressant à la lueur du foyer sa taille haute et robuste en un geste théâtral, il couvrit le gamin accroupi devant lui d'un regard où se lisait un sauvage orgueil.

Ce Pedro Suarez, au nom duquel s'accollait ce sinistre qualificatif « le Tueur d'Hommes » était à cette époque-là, en effet, un personnage fort connu, on peut même dire célèbre, dans toute l'Amérique du Nord. Triste célébrité, du reste ! Nul ne savait d'où il était, un beau jour, quatre ans environ avant les événements que nous rapportons ici, débarqué en Californie (c'était au début de la découverte de l'or dans ce pays). On ignorait tout de lui, jusqu'à sa nationalité, car il parlait six ou sept langues avec une égale facilité ; toutefois, on le croyait originaire du Midi de l'Europe : Italie, Espagne ou Sud de la France. Promptement, grâce à son réel ascendant, à la supériorité de sa force physique, de son intelligence et de son

éducation, à sa bravoure, à son sang-froid imperturbable, il avait groupé autour de lui une bande de sacripants à la tête de laquelle il avait commencé une vie de rapines et de meurtres, rançonnant, prospecteurs, villages et même villes, tuant sans pitié quiconque lui résistait et ne craignant pas de rivaliser de férocité avec les Apaches et les Comanches, que, du reste, il n'épargnait pas plus que les blancs. On citait de lui des traits de cruauté à faire frémir, et il était avéré que, parfois, en proie à de véritables accès de folie sanguinaire, il tuait pour le plaisir de tuer ; ses propres hommes tremblaient devant lui. En l'absence de toute autorité régulière, les mineurs s'étaient coalisés pour lui donner la chasse, mais il avait, avec un bonheur infernal, échappé à toutes les embûches.

Coucou, durant son aventureuse carrière avait ouï parler de tout cela, et il considérait curieusement cet homme qui n'était qu'un affreux bandit, un assassin qui devait ignorer le nombre de ses crimes, et qui pourtant lui avait, au début, produit une impression favorable. Il répondit avec le plus grand calme : « Le blanc est un grand guerrier, l'Oiseau-Moqueur le sait. Mais les Cœurs-de-Feu ignorent la peur et leur coutume n'est pas de trembler devant leurs ennemis, mais de les com-

battre. Si le Tueur-d'Hommes était l'ennemi de leur tribu, l'Oiseau-Moqueur aurait ri de ses propositions : il les a acceptées parce que la hache de guerre n'a pas été déterrée entre les siens et le Tueur-d'Hommes. — Vous auriez ri, guerrier rouge ! s'exclama le bandit d'un air sombre. Prenez garde, je vous le répète. Tous ceux qui ont ri de moi l'ont regretté, et après avoir ri, ils ont pleuré... des larmes de sang... Donc, voilà qui est conclu : tu vas nous guider ; sois tranquille, toutes les précautions seront prises pour t'empêcher de nous fausser compagnie si l'envie t'en prenait. » Le gamin ne répondit pas, et s'étendit au pied de son arbre, puis fermant les yeux, il fit semblant de dormir.

« Fiez-vous donc à la mine des gens ! songeait-il. Pas à dire, il « marque bien », ce citoyen ; on le prendrait vraiment pour un « type de la haute ». Et voilà, qu'est-ce que c'est ? Un sale bonhomme, à ne pas le toucher avec des pincettes. Enfin, il paraît que c'est souvent comme ça... Qu'est-ce qu'il fait par ici, voilà ce que je serais curieux de savoir ; du Colorado au Texas, il y a une trotte, qu'il n'a pas dû se payer pour le plaisir. Le fameux souterrain où mon sympathique ami Garcia avait voulu nous enterrer, Arroonah et moi, y serait pour quelque chose

que ça ne m'étonnerait pas. Quel dommage que je ne sache pas ce qu'il y avait dans les papiers que j'ai eus entre les mains à ce sujet-là !... » Puis ses pensées prirent un autre cours, il songea au colonel, à ses amis les Bonnets-Noirs, rêvant déjà aux moyens de les rejoindre, jusqu'à ce qu'il finit par s'assoupir.

De grand matin, on l'éveilla, puis, après qu'on lui eut servi un repas abondant, il fut autorisé à faire un brin de toilette, deux des subordonnés de Pedro le surveillaient, la carabine au poing, un troisième tenait solidement en main l'extrémité de la corde attachée au cou du gamin. « Ils me prennent donc pour un caniche, qu'ils me tiennent en laisse, grommela-t-il. C'est des bonnes bêtes les caniches, mais enfin, quand on est Français, Parisien, et sachem par-dessus le marché, il est vexant de se voir traité comme un chien d'aveugle. Je n'aime pas ces façons-là, moi... » Il n'était pas au bout de ses indignations. Bientôt, les chevaux, jusqu'alors parqués à quelque distance, furent amenés et Coucou fut installé sur la selle de l'un d'eux, après quoi, sous la direction de Pedro-le-Tueur-d'Hommes en personne, on procéda à toute une série d'opérations destinées à prévenir ses velléités possibles de fuite. Deux cordes serrées autour de son cou

furent fixées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière de la selle ; une autre réunit ses chevilles en passant sous le ventre de sa monture, une autre encore l'obligeait à tenir ses poignets tout près l'un de l'autre ; ainsi ficelé et tenant compte que sa monture était une bête plus solide que rapide, il ne pouvait guère compter se soustraire à ses involontaires compagnons. « Te voici supérieurement équipé, lui dit le Tueur-d'Hommes d'un air ironique, comme un sachem. Maintenant file droit, sinon gare ! — C'est bien, mon vieux, répliqua intérieurement le gamin en serrant les dents, puisque tu le prends sur ce ton-là, cette histoire pourrait bien finir autrement que tu ne l'imagines. En voilà des manières pour parler aux gens ! Oui, oui, mon vieux, ça va bien, on se retrouvera entre quat-z-yeux, nous deux ! »

Bien que bouillant de colère intérieure, Coucou ne jugea pas à propos de tenter une résistance manifestement inutile ; il reconnut d'ailleurs que les hommes de Pedro ne mettaient aucune brutalité inutile à l'accomplissement de leur tâche. Quelques instants plus tard, toute la troupe était en selle ; il était impossible de ne pas reconnaître qu'elle avait vraiment fière allure, les hommes bien vêtus, pourvus d'armes perfectionnées, les montures solides et bien équipées. Deux

chevaux de bât porteurs des bagages, et deux autres de rechange suivaient, admirablement dressés, sans que nul s'occupât d'eux. « Voyons enfant rouge, interrogea Pedro, de quel côté nous dirigeons-nous? Avez-vous bien compris ce que je désire de vous? — L'Oiseau-Moqueur comprend, quand on lui parle, répliqua froidement le gamin. » Puis, désignant du geste la direction de l'Ouest, il prononça ces mots : « Suivons le soleil... »

XIII

Le Chien-Blanc.

Le Parisien s'aperçut très vite qu'il était étroitement surveillé : deux des compagnons de Pedro le-Tueur-d'Hommes chevauchaient à ses côtés sans le quitter d'une semelle, un autre le suivait. Quant à Pedro lui-même, supérieurement monté, il vagabondait à droite et à gauche, au gré de sa fantaisie, fidèlement accompagné par l'un de ses séides ; toujours le même, celui en qui, sans doute, il avait le plus de confiance. Tout d'abord, Coucou avait été fort gêné par les liens qui l'enserraient de toutes parts, mais il s'en accommoda bientôt, et, quoique encore affaibli par la récente, et cruelle

crise qu'il avait subie, il s'avouait qu'il valait encore mieux filer ainsi à travers la Prairie, avec un bon cheval entre les jambes, que d'être attaché à un poteau du supplice.

La journée ne s'acheva point sans qu'ils dussent franchir, au prix de peines multiples, plusieurs chaînes de collines fort élevées, et le soir, ils campèrent dans une vallée profonde et sauvage, au bord d'un torrent, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. La route, toujours très pénible se continua le lendemain et encore le surlendemain ; ce fut dans l'après-midi de ce troisième jour de marche qu'ils aperçurent, en arrivant au sommet d'une chaîne de montagnes que les chevaux n'avaient escaladée qu'au prix de peines inouïes, une large rivière dont Coucou salua l'apparition d'un sourire satisfait. « Maintenant, grommela-t-il entre ses dents, voici le coup dur. Il est clair que je risque ma peau, mais j'y suis tellement habitué que ça ne m'impressionne pas beaucoup. Malgré cela, j'y tiens, à ma peau, donc ouvrons l'œil et la bonne. » Il en était là de ses réflexions quand Pedro l'interpella. « Cœur-de-Feu, lui dit-il, sommes-nous sur la bonne voie ? — L'Oiseau-Moqueur sait ce qu'il fait, répliqua froidement le gamin. Il n'a pas pris directement la direction de l'ha-

cienda de don Rodriguez Sancha parce qu'il n'en connaissait pas le chemin ; il est donc revenu chercher cette rivière qu'il connaît, parce que, d'ici, il saura retrouver sa route. — Si c'est vrai, approuva Pedro ce n'est pas mal raisonné pour un sauvage ; mais quelle est cette rivière ? — Le Rio-Brazos. — En es-tu sûr ? Il n'existe dans le pays aucun autre cours d'eau de cette importance. — Marchons. »

La descente, pour atteindre le fond de la vallée fut plus difficile encore que ne l'avait été la montée, et la nuit tombait quand, enfin la troupe parvint sur les bords du Rio. Elle y établit son camp, et ce fut avec joie que, après ces trois longues et pénibles étapes, chacun, même Coucou, sous la surveillance de ses gardiens, se plongea dans les eaux limpides avant le repas du soir. Les chevaux parqués et dessellés, les sentinelles posées, on alluma les feux ; les bandits s'allongèrent sur l'herbe, tandis que leur chef rêvait assis au bord de la rivière ; quant à Coucou, accroupi au pied d'un arbre auquel il était attaché, il semblait plongé dans une demi-somnolence.

Cette quiétude durait depuis une heure à peine, quand un coup de sifflet contenu, émané de l'une des sentinelles, vint annoncer que quelque chose d'insolite se passait aux alentours ; en moins de

dix secondes, les aventuriers furent debout, leurs carabines chargées au poing. Il faisait une nuit plutôt sombre, et le terrain, bien que plat, était tellement encombré de rochers détachés du flanc de la montagne que la vue ne s'étendait pas loin. Bientôt, les deux sentinelles se replièrent, faisant connaître l'approche d'un groupe d'hommes qui s'avavançait sans d'ailleurs chercher à dissimuler sa présence. Pedro fronça le sourcil. « S'ils nous attaquent, dit-il, tant pis pour eux, mais, à moins qu'ils appartiennent à quelque tribu pillarde, je ne vois guère pourquoi ils nous chercheraient noise. Comme nous ne sommes pas venus ici pour nous battre, essayons d'abord de parlementer. » A ce moment, Coucou prit la parole.

« Que l'homme blanc m'écoute, dit-il. Ceux qui viennent ne sont pas des ennemis, telle est l'opinion de l'Oiseau-Moqueur, et il ne faut pas les accueillir en ennemis. Que le chef blanc se porte au-devant d'eux avec le calumet de paix, qu'il leur demande leurs intentions ; ainsi évitera-t-il de faire parler la poudre. » Pedro, se conformant à cet avis, s'éloigna avec cinq de ses acolytes, et, quelques instants plus tard, on entendit, à distance, le bruit d'une conversation, puis celui de l'approche d'un groupe d'hommes ; alors à la lueur du feu, le chef des bandits apparut

avec à côté de lui un jeune guerrier au costume mi-Indien, mi-civilisé, et la tête couverte d'un bonnet noir en peau d'ours, c'était le Chien-Blanc, l'un des fidèles compagnons et auxiliaires de Coucou, et que nous avons déjà eu l'occasion de faire intervenir dans ce récit.

Le cœur du Parisien bondit dans sa poitrine. « Le premier idiot, songea-t-il, qui viendra après ça me dire que je suis un imbécile, je lui fais rentrer ses paroles dans la gorge avec une poignée de foin, car ce sera lui qui sera un âne... Est-ce bien joué, non, mais, est-ce assez tapé? Je savais bien qu'en venant me promener sur les bords du Rio-Brazos, j'y rencontrerais quelques-uns de mes braves Bonnets-Noirs! Parbleu, c'était sûr! Ils font des patrouilles aux environs de leur camp pour éviter les visites inopportunes, c'était évident... Cet excellent Chien-Blanc faisait partie d'un des détachements que j'ai envoyés en reconnaissance avant notre voyage en bateau, sa présence ici n'a donc rien de renversant... seulement, maintenant, il s'agit de ne pas faire de gaffe, car, ce Pedro m'a l'air d'un loustic pas commode... » Coucou se trouvait dans l'ombre, de sorte que le Chien-Blanc ne l'avait pas aperçu. Le jeune guerrier s'accroupit devant le feu, en face de Pedro, et tous deux, gravement, sous les regards du reste

de la troupe, se mirent à fumer l'inévitable pipe. Bientôt, le chef des brigands prit la parole, son interprète habituel traduisant à mesure : « Oui, dit-il, je sais, bien que je vienne de loin, que les Bonnets-Noirs des Cœurs-de-Feu sont de redoutables guerriers, et leur renommée s'étend bien au-delà des montagnes qui bornent notre vue. Qu'ils soient donc les bienvenus auprès de moi. — Haugh ! répondit le Chien-Blanc, les Bonnets-Noirs ne présentent pas le poing fermé à qui leur tend la main ouverte. Ils ne savent pas ce que le chef blanc est venu faire dans ce pays, pourtant, ils ne refusent pas de s'entretenir avec lui et de s'asseoir à son foyer. Ceux-là seuls se méfient, qui ont peur. — Bien parlé, Cœur-de-Feu, s'écria le chef, qui malgré son apparente cordialité, paraissait plutôt gêné, évidemment à cause de Coucou dont il allait lui falloir expliquer la présence. Savez-vous que nous avons rencontré voici trois jours dans la Prairie, l'un des vôtres à demi mort ? — L'un des nôtres ! s'exclama le jeune guerrier en se redressant. Où est-il ? — Il est ici, Chien-Blanc, répondit la voix très calme de Coucou, ici et prisonnier. »

En reconnaissant la voix de son sachem, l'Indien avait eu un frémissement, puis un cri de joie. D'un bond, il fut auprès de Coucou dont, en deux coups de couteau

il trancha les liens. « L'Oiseau-Moqueur ? s'écria-t-il d'une voix étranglée par la joie. Les Bonnets-Noirs sont donc les enfants chéris du Grand-Esprit, puisqu'il leur a rendu leur sachem ! » Et par une marque de respect pourtant assez rare chez ce peuple, il s'agenouilla devant le Parisien, et lui prit dans les siennes une main qu'il posa sur sa propre tête en disant : « Le Chien-Blanc est le jeune frère de l'Oiseau-Moqueur, car ce n'est pas celui qui a vécu le plus de soleils qui est l'aîné, mais celui dont l'esprit est le plus hardi, le cœur le plus fier et la volonté la plus forte... » Vivement touché par cette louange singulièrement délicate pour un sauvage, Coucou s'empressa de le relever et tous deux gravement, à l'indienne, se serrèrent la main : « Merci, Chien-Blanc, dit le gamin ; Bill-Bull, grand chef des Cœurs-de-Feu, et toute la tribu sauront que le Chien-Blanc est un guerrier qui n'abandonne pas ses frères dans le péril, que son bras est fort, et qu'il ignore la peur. » Tenant toujours la main du Peau-Rouge tout joyeux, Coucou alors se retourna vers Pedro.

Tout d'abord, celui-ci avait froncé les sourcils en voyant son hôte délivrer le prisonnier sans lui demander son avis, mais son *alter ego* Rupert, lui ayant traduit les paroles qui venaient de s'échanger, il

demeura un instant perplexe. Pourtant la violence de son caractère l'emporta.

« Oh ! oh ! fit-il, vous allez bien vite en besogne, Cœur-de-Feu. De quel droit avez-vous tranché les liens de ce guerrier? — Qu'a dit le chef blanc tout à l'heure? » répliqua avec véhémence le Chien-Blanc. Qu'il était l'ami des Cœurs-de-Feu, n'est-il pas vrai? Eh bien ! depuis quand l'ami attache-t-il son ami au pied d'un arbre au lieu de lui faire place auprès du feu? » L'argument n'avait guère de réplique. Il y eut une conversation à voix basse entre Pedro et plusieurs de ses affidés et Coucou entendit le premier qui disait : « Pensez-vous que je n'aie pas cherché à le tenir à distance, ce maudit Peau-Rouge? Mais il a insisté pour venir à notre camp, et pour éviter un conflit, j'ai cédé. Ah ! si nous étions au Colorado, comme je leur réglerais leur compte, tout Bonnets-Noirs qu'ils sont ! — Mais nous ne sommes pas au Colorado, » répliqua Rupert, croyez-moi, Pedro, évitons une bagarre, qu'y gagnerions-nous? — Mais qui va nous guider, maintenant? »

Et le chef des bandits se tournant avec colère vers le Parisien, l'interpella violemment. « Ainsi, lui dit-il, vous m'avez joué ! C'est parce que vous saviez rencontrer ici de vos compatriotes que vous m'y avez amené? — Que doit faire un homme, quelle que soit la couleur de sa peau, qui

en rencontre un autre démuné de tout ce qui est nécessaire à la vie, sans armes, sans cheval, sans vivres, et en qui il ne reconnaît pas un ennemi? répliqua froidement Coucou. Ne doit-il pas le secourir, l'aider à regagner son village ou à rejoindre les guerriers de sa tribu? L'avez-vous fait, ô chef blanc? Non, vous m'avez lié comme un prisonnier et vous m'avez parlé comme à un esclave. — Et le droit du plus fort? ricana Pedro. — Qui est le plus fort, maintenant? Savez-vous combien de Bonnets-Noirs pourraient entourer votre camp, avant que la lune se couche s'ils savaient que vous vous êtes porté à des violences sur leur sachem? »

Ces paroles firent sur le redoutable brigand l'effet d'une douche froide, d'autant que ses acolytes le pressaient de ne pas envenimer le débat.

« Ainsi, fit-il enfin en se croisant les bras, vous seriez le sachem actuel de ces Bonnets-Noirs qui, jadis, firent tant parler d'eux? A votre âge? — Qu'importe l'âge? riposta le gamin. Je vous dirai, homme, où se trouve un village qu'on nomme San-Pedro, vous irez, et vous demanderez à ceux qui l'habitent comment soixante Bonnets-Noirs conduits par leur jeune sachem, incendièrent le village, et s'emparèrent d'un convoi de poudre, voici une demi-lune à peine. —

Oui, fit Pedro brusquement ; j'ai vaguement entendu parler de cela. Ah ! si nous étions au Colorado, comme... enfin !... Eh bien, sachem, puisque sachem vous êtes, je vous l'ai dit, je ne suis pas venu ici pour me battre, je ne veux donc pas faire parler la poudre pour vous retenir, vous êtes libre. Mais en somme convenez que nous ne vous avons pas trop maltraité. Ne voudrez-vous pas, en récompense, nous donner quelques indications sur la route que nous devons suivre? »

XIV

Délivrance.

Sans répondre sur-le-champ, Coucou se tourna vers le Chien-Blanc et, à voix basse, lui demanda combien il avait de ses compagnons avec lui :

« Trois, répliqua l'Indien ; mais, en trois heures, plus de cent pourraient être ici. — Quoi, cent ! s'écria le gamin. Les renforts que j'ai envoyé demander à Bill-Bull sont-ils donc arrivés? — Oui, hier. Cent guerriers qui, joints à ceux que Lenapua a conduits à Pilcomayos après le combat de San-Pedro, font plus de cent vingt combattants. » Coucou eut toutes les peines du monde à cacher sa joie, il

ne comptait pas que Bill-Bull fît si vite et si bien les choses. Quels exploits n'accomplirait-il pas à la tête d'un pareil effectif?

Mais la question de Pedro demandait une réponse. « Homme blanc, dit Coucou, pourquoi vous renseignerais-je? Vous n'êtes pas mon ennemi et je ne chercherai pas à vous nuire, mais vous n'êtes pas mon ami, et je n'ai pas de raison pour vous aider. Toutefois, je consentirais peut-être à vous donner des indications utiles si vous me disiez ce que vous vouliez aller faire aux environs de l'hacienda de don Rodriguez. — Ce que j'y veux faire ! s'exclama le bandit en tressautant. Sachez, Cœur-de-Feu, que cela ne regarde que moi ; des trente hommes de ma troupe, j'en ai à peine emmené la moitié avec moi parce que je n'avais pas assez de confiance dans les autres ; pensez-vous que ce soit pour faire part de mes intentions à un Peau-Rouge que je ne connais pas? — Gardez donc votre secret et que le Grand-Esprit vous guide et vous mette sur la voie du trésor des Toltèques. »

Bien qu'il eût, ainsi que nous l'avons expliqué, des indices lui permettant de supposer qu'en effet tel était le but du voyage des brigands du Colorado, c'était bien un peu au hasard que le Parisien avait lancé ces mots ; il dut être satisfait du résultat, car en un clin d'œil, Pedro et

ses hommes furent debout, le considérant en silence d'un air où il y avait de la surprise, de la crainte et de la menace. « Oh ! oh ! jeune homme, gronda Pedro, vous venez de prononcer là des paroles qui exigent une explication. Que savez-vous du trésor des Toltèques et qui vous fait supposer que nous soyons à sa recherche ? »

Quand l'Oiseau-Moqueur, sachem des Bonnets-Noirs, parle, il sait ce qu'il dit. L'homme blanc a prononcé devant lui le nom d'un autre blanc appelé Eliphaz Durckham, et cela lui a suffi. — Eh bien alors, reprit l'homme avec agitation, vous devez savoir que ce trésor, s'il existe, a une valeur énorme ; voulez-vous nous aider à le conquérir ? Je vous jure que vous en aurez votre part. — Une carabine qui tire juste, un cheval rapide et sûr, répliqua Coucou d'un ton dédaigneux, sont plus précieux pour l'Indien que tout l'or enfermé dans les entrailles du sol ; le Grand-Esprit a eupitié des hommes rouges, car il ne leur a point infligé le fol amour du métal jaune qui brille et dont le désir effréné empoisonne la vie des blancs. — Vous m'ennuyez à la fin ! hurla soudain le bandit. Tenez, allez-vous-en, tout de suite, parce qu'autrement je serais capable de manquer à ma promesse de vous rendre la liberté. Mais, un bon conseil, avant que vous partiez : je vous épargne parce que je

ne veux pas me mettre une querelle sur les bras, cela ne pourrait que contrecarrer mes projets, mais ne vous trouvez pas à nouveau sur mon chemin, car je crois que nous ne sommes pas faits pour nous entendre. Allez, sachez, allez, partez, car je ne répondrais plus de moi ! »

En vain, ses compagnons, pensant qu'avec de la douceur, on aurait peut-être pu obtenir de cet « Indien » qui paraissait en savoir si long, des indications précieuses, essayèrent de le calmer ; il était de ces gens qui sont incapables de faire taire la voix de la colère et il tourmentait fiévreusement la crosse de ses pistolets. Sans hâte, Coucou suivi du Chien-Blanc passa auprès de lui, et s'éloigna sans que nul s'opposât à son passage ; le prestige des Bonnets-Noirs avait une fois de plus fait son œuvre. Mais des éclats de voix lui apprirent bientôt qu'une vive discussion s'engageait entre les brigands. « Non ; grommela le Parisien, plus souvent que je vais aider des cocos pareils à s'emparer de toute cette bonne galette ! Si encore on pouvait penser qu'une fois riches, ils deviendraient de braves types ! Ça arrive, je sais bien, mais des gaillards comme ceux-là, je n'ai pas confiance, c'est comme le tigre, ça tue pour tuer. Alors qu'ils se débrouillent... et qu'ils retournent vivement dans leur patelin, parce que, des

gibiers de guillotine ou de potence, il y en a déjà assez par ici, inutile qu'il en vienne d'ailleurs... Il ne croyait pas si bien dire, le Pedro, en souhaitant que nous ne nous rencontrions plus, seulement ce pourrait bien être son intérêt plus que le mien... »

Les deux compagnons marchèrent quelque temps avant de retrouver les trois autres Bonnets-Noirs qui attendaient à distance, derrière un amas de rochers. Leur joie à la vue de leur sachem fut aussi vive que l'avait été celle du Chien-Blanc, et pour un instant, ils s'arrachèrent à leur habituelle impassibilité. Coucou répondit de son mieux à leurs effusions, puis il monta en croupe sur le plus robuste de leurs chevaux et, dans l'obscurité la petite troupe s'ébranla. Elle chemina ainsi plus d'une heure, puis, quand le Parisien jugea suffisante la distance qui le séparait de Pedro, et comme les chevaux laissaient paraître des signes de fatigue, il donna le signal de la halte. Tous cinq s'établirent derrière un monticule non loin du bord de la rivière et un feu fut allumé pour combattre la fraîcheur de la nuit. « Enfin, s'écria gaiement Coucou, on s'est retrouvé ! Ce que ça fait plaisir de se revoir entre copains, c'est rien de le dire... Si maintenant nous nous racontions nos aventures respectives, ça ferait passer le temps et ça nous renseignerait. Je commence, écou-

tez ! » Sommairement, mais sans rien omettre, il narra ce qui lui était advenu depuis le moment où le Chien-Blanc l'avait quitté ; inutile de mentionner que la façon dont leur jeune chef avait échappé aux Kioways excita l'enthousiasme général, et que les Bonnets-Noirs manifestèrent avec toute la véhémence compatible avec leur caractère, leur désir de tirer vengeance des procédés des Kioways envers lui.

Ce fut ensuite au tour du Chien-Blanc de prendre la parole. Coucou apprit ainsi que le lendemain matin au jour où il avait été fait prisonnier Arroonah et un autre Cœur-de-Feu appelé Willigook, ayant trouvé le moyen de tromper, dès le début de la nuit, la surveillance des Kioways, avaient rejoint le poste envoyé en aval de la rivière, dans la direction de Pilcomayos, annonçant l'enlèvement du sachem. Aussitôt grand émoi ; l'un des Indiens partit sur-le-champ ventre à terre vers Pilcomayos pour chercher du secours ; comme le camp n'était guère qu'à quelques heures, une dizaine d'hommes avec Lenapua à leur tête, accourut (les renforts envoyés par Bill-Bull n'étaient pas encore arrivés). Cette faible troupe ne pouvait songer à tenter une attaque de vive force sur leur camp, mais en route elle avait attaqué et poursuivi un parti de Kioways dont un des guerriers, fait prisonnier,

avait révélé la fuite du captif. Aussitôt les Cœurs-de-Feu s'étaient éparpillés par la campagne, à la recherche du disparu : en vain, ils avaient erré à l'aventure, aucun d'eux n'avait trouvé sa trace, et c'était en proie au plus profond découragement que le Chien-Blanc et les siens regagnaient le camp de Pilcomayos quand le hasard leur avait fait apercevoir le feu de Pedro et des siens. Ne voulant rien négliger, pensant que, peut-être, les gens qui campaient là pourraient lui communiquer quelques nouvelles, il s'était approché. Bien accueilli par Pedro, il n'en avait pas moins remarqué que celui-ci cherchait, d'une façon détournée à le persuader de continuer sa route ; avec sa perspicacité de sauvage, il avait insisté et, invoquant les lois de l'hospitalité, s'était dirigé vers le foyer. Heureuse idée s'il en fût, ainsi que l'avait prouvé la suite des événements.

Ce récit terminé, Coucou se mit à réfléchir ; non pas qu'il s'abîmât en considérations sur les périls qu'il venait de courir, mais parce qu'il cherchait à deviner les motifs qui avaient conduit Pedro au Texas. Ce fameux trésor, décidément, excitait bien des convoitises, mais cela n'avait rien d'étonnant. Ce qui était plus surprenant, c'est que tant de gens fussent renseignés, en tout ou en partie, à son

sujet. Le gamin médita quelque temps là-dessus, puis sa pensée se porta sur la ligne de conduite qu'il convenait d'adopter désormais. Il n'avait pas, naturellement, prévu que les faits dussent tourner ainsi, et sa capture par les Kioways avait « chambardé » tous ses plans, rendant inutiles nombre de mesures qu'il avait prises. D'autre part, il avait compté s'entretenir avec le colonel Lake-Evans, recueillir de lui des renseignements intéressants et, peut-être, se concerter avec lui en vue d'une action commune pour en finir avec don Rodriguez ; encore un projet manqué. Il fallait donc établir à nouveau de toutes pièces un plan de campagne, mais il eût été prématuré de prendre des résolutions définitives avant d'avoir recueilli le résultat des reconnaissances envoyées de Pyzdry à la recherche du planteur. Impatient, nerveux, Coucou se redressa : « Allons, dit-il, les « canards » se sont assez reposés, en route, les amis, j'ai comme une idée que d'ici peu, nous allons avoir de l'amusement ! Jusqu'à présent, vous ne vous êtes pas trop « fait des cheveux » avec moi, pas vrai ? Eh bien, ça va continuer, et de mieux en mieux, c'est moi qui vous le dis ! »

Quelques instants plus tard, il s'éloignait, suivi de ses fidèles compagnons, vers de nouvelles péripéties qui, à en juger

par les dispositions dont témoignaient ses dernières paroles, promettaient de n'être pas moins mouvementées que celles au milieu desquelles il avait si souvent risqué sa vie, depuis qu'il avait mis le pied sur le sol de la libre Amérique.



*La suite de ce roman paraîtra
dans le prochain volume intitulé :*

La Guerre dans la Prairie



GASTON CHOQUET

LES AVENTURES DE COUCOU

GAMIN DE PARIS

Au Pays du scalp

Le volume : 20 centimes

TITRE DES VOLUMES PARUS :

1. Les Martyrs du Texas.
2. La Revanche des Opprimés.
3. Le Trésor des Toltèques.
4. Dans le Repaire du Tigre.
5. La Statue de la Caverne.
6. Le grand Chef des Bonnets-Noirs.
7. La Ville morte.

**Envoi franco de chaque volume contre 25 centimes
en timbres-poste, adressés à Mignonne Biblio-
thèque, 3, rue de Kocroy, Paris (X^e.)**